

# Arabes et Turcs au Maghreb dans les années 1513-1520 d'après les *Gazavât-ı Hayrî-d-dîn Paşa*\*

Nicolas Vatin \*\*

*Gazavât-ı Hayreddin Paşa adlı esere göre 1513-1520 yıllarında Magrib'de Araplar ve Türkler*

Öz ■ Bu makale, *Gazavât-ı Hayreddin Paşa* adlı eserde, daha doğrusu bu eserin Hayreddin'in Cezayir'i bir süreliğine terk edip Cicelli'ye gitmesiyle biten ilk bölümünde (ff. 1-123) geçtiği şekliyle "Araplar" ve "Türkler" ile ilgilidir. Türkler'in Magrib'e yerleşmesinin başlarında, onaltıncı yüzyılın ikinci on yılındayız. Takriben yirmi yıl sonra, sultanın emriyle ve daha geniş bir Osmanlı okuyucu kitlesine ulaşmak üzere yazılmış, ancak aynı zamanda Hayreddin ve onun yoldaşlarının şahsi hatıralarına dayanan bu kronik, bizim için hem yerlileri hem de fatihleri mercek altına alması nedeniyle çok ilginç bir metindir. "Araplar" ve "Türkler" –ki, bu terimler metnin kullandığı ifadelerdir– farklılıklarının gayet bilincinde olan, bilinçli ve oldukça güçlü bir etnikçi akla sahip birbirinden farklı iki ayrı grup oluşturuyorlar. En azından *Gazavât*'ın yarattığı izlenim bu. Özellikle dikkat çekici bir nokta, "Türkler" in ahlaksızlıklarıyla olmasa da ahlaki zayıflıklarıyla karakterize edilen "Araplar" a karşı (eğer bir hor görme değilse) bir tür tenezzül etme yaklaşımıyla davranmaları: Barbaros kardeşlerin Magrib'de bir türlü kabul edilememelerini aks ettiren emperyalist ve kolonyal bir vizyon.

Anahtar kelimeler: Araplar ve Türkler, onaltıncı yüzyılda Magrib, Barbaros Hayreddin, Oruç Reis, Osmanlı kroniği, *Gazavât-ı Hayreddin Paşa*.

Au moment où les Européens découvraient l'Amérique, les Ottomans mettaient le pied en Afrique du Nord. La conquête de ces nouveaux territoires fut d'abord le fait d'aventuriers indépendants, les frères Oruç et Hızır Hayrî-d-dîn Barberousse, que les hasards de l'histoire avaient amenés jusqu'au Maghreb.

Les aventures des deux frères sont bien connues dans l'ensemble — quoique souvent mal dans le détail <sup>1</sup> — et mon intention n'est pas ici de narrer cette

\* Tous mes remerciements vont à Benjamin Lellouch, qui m'a fait l'amitié de relire cet article.

\*\* Nicolas Vatin est Directeur de recherche au CNRS (CÉTOBaC, EHESS-Collège de France) et Directeur d'études à l'EPHE (IVe Section), à Paris.

1 Cf. Svat Soucek, « The rise of the Barbarossas in North Africa », in *Archivum Ottomanicum* III (1971), pp. 238-250 ; idem, « Remarks on some Western and Turkish

histoire, mais d'analyser la vision qu'en donne le texte des *Ğazavât-ı Ĥayrû-d-dîn Paşa*, biographie de ce grand marin rédigée largement d'après des renseignements fournis par lui, sur l'ordre de Soliman le Magnifique, par Seyyid Murâd<sup>2</sup>. Plus précisément, cet article s'intéresse à l'image que donne ce texte fameux de la population indigène et, en écho, des conquérants, contribution que je suis heureux de dédier à Thomas Goodrich, qui a consacré son œuvre à la vision ottomane du monde. Puisse ce petit hommage lui rappeler les heures passées ensemble à la bibliothèque du Musée d'Istanbul.

Ne disposant pas du temps nécessaire pour lire dans le détail l'ensemble du récit de Seyyid Murâd, j'ai choisi de me borner à travailler sur le premier tiers — les folios 1 à 123 —, qui s'achève au moment où Ĥayrû-d-dîn quitte Alger, devenue intenable à ses yeux, pour se retirer à Djidjelli. Il s'agit donc d'une séquence chronologiquement cohérente constituant la première étape de la conquête, marquée par l'entrée d'Alger dans l'Empire ottoman et achevée par un retrait, dont on sait qu'il ne fut pas définitif.

Seyyid Murâd ne faisait pas partie des compagnons de Ĥayrû-d-dîn à cette époque. Mais il les côtoya abondamment par la suite, de même que le pacha lui-même. On peut donc estimer que la vision des Maghrébins qui se dégage de son récit est pour une large part celle des acteurs eux-mêmes. C'est ce qui en fait l'intérêt<sup>3</sup>.

Concrètement, je vais tenter de m'interroger sur la définition des deux groupes humains en présence, dont on verra qu'ils se définissent eux-mêmes comme « turc » et « arabe ». Il sera alors possible d'analyser l'image des Arabes dans la chronique, à la fois malheureux musulmans menacés par les mécréants d'Espagne et mal protégés par des princes indignes, mais aussi peut-être victimes de leurs penchants blâmables.

---

sources dealing with the Barbarossa brothers », in *Güney-Doğu Avrupa Araştırmaları Dergisi* I (1972), pp. 63-76 ; Nicolas Vatin, « “Comment êtes-vous apparu, toi et ton frère ?” Note sur les origines des frères Barberousse », in *Studia Islamica* Nouvelle série I (2011), pp. 103-131 ([www.studiaislamica.com](http://www.studiaislamica.com)).

- 2 Sur les *Ğazavât-ı Ĥayrû-d-dîn Paşa* et leur auteur, cf. principalement l'introduction par Aldo Gallotta de son édition, « Il “Ğazavât-ı Ĥayreddîn Paşa” di Seyyid Murâd », *Studi Magrebini* XIII (1981). C'est cette édition, fondée sur le manuscrit de l'Escorial avec un soigneux appareil critique, qui a été utilisée ici. Sur la raison de la rédaction de la chronique, cf. N. Vatin, « Comment êtes-vous apparu », *art.cit.*
- 3 C'est un point sur lequel insiste à juste titre Rhoads Murphy, « Seyyid Murâd's prose biography of Hızır İbn Yakub, alias Hayreddin Barbarossa », in *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae* 54/4 (2001), pp. 519-532 (p. 520).

Il sera question dans les pages qui suivent de personnages et d'événements nombreux, sans doute inconnus du lecteur non spécialiste. Ils ne nous intéresseront ici que dans la mesure où ils paraîtront éclairants pour la question traitée. Il m'a donc paru qu'il serait plus fastidieux qu'utile de donner systématiquement des éclaircissements à leur sujet. J'ai en particulier renoncé à fournir une chronologie : celle-ci est encore pour une part à préciser et aurait donc exigé de longues discussions érudites <sup>4</sup>. Les événements mentionnés ci dessous, dans un désordre dicté par la thématique de mon propos, ne seront donc pas toujours situés les uns par rapport aux autres. Cela m'a paru sans gravité pour l'étude globale d'un discours concernant une courte période de moins de dix ans.



Il convient d'abord de tenter de définir, tels en tout cas qu'ils émergent du récit de Seyyid Murâd, les groupes en présence.

Les Barberousse, rappelons-le, n'étaient pas les premiers acteurs au Maghreb à être venus du Levant. Tout un petit monde de corsaires ou pirates avait commencé depuis quelques temps à parcourir la Méditerranée occidentale. Pîrî Re'îs, qui en faisait partie aux côtés de son oncle Kemâl Re'îs, en donne dans le *Kitâb-ı bahriyye* <sup>5</sup> un témoignage souvent très vivant. Ces aventuriers venus des territoires ottomans étaient notamment installés à Djerba <sup>6</sup>, qui offrait à la fois l'avantage d'être pratiquement indépendante du sultan hafside de Tunis et d'être bien protégée. C'est là que, arrivant séparément de l'Égée, se retrouvèrent les deux frères Oruç et Hızır Hâyri-d-dîn. D'autres purent également, tels nos héros, choisir comme port Tunis, où nous voyons par exemple Hâyri-d-dîn conclure

4 La date même de 1520, que j'ai donnée faute de mieux comme *terminus* de cette étude, n'est pas certaine. La chronologie des *Gazavât* (assurément fautive) nous mènerait jusqu'en 1525. A. Gallotta date le départ d'Alger « d'un peu après » septembre 1520 : cf. Aldo Gallotta, « Khayr al-Dîn (Khidir) Pasha, Barberousse », *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., IV, Paris, 1978, pp. 1187-1190 (p. 1188) ; Charles André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Payot, 1964, t. II, p. 257. Mais il est plus sage d'écrire que Hâyri-d-dîn quitta Alger « au début de la décennie 1520, sans qu'on puisse actuellement préciser la date exacte », comme le fait Lemnouar Merouche, *Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane II. La course, mythes et réalités*, Saint-Denis, Bouchène, 2007, p. 53. Des recherches récentes me permettent du moins de conclure que Hâyri-d-dîn était encore à Alger au printemps 1521 : cf. « Note sur l'entrée d'Alger sous la souveraineté ottomane (1519-1521) », à paraître dans *Turcica* 44 (2012).

5 Pîrî Re'îs, *Kitâb-ı bahriyye*, F. Kurtoglu éd., Istanbul, 1935.

6 Cf. S. E. Tlatli, *Djerba et les Djerbiens*, Tunis, 1942, pp. 116-117.

des accords avec d'autres marins pour lancer ensemble des expéditions de course le temps d'une saison ou même moins, chaque flottille repartant de son côté à l'issue de la campagne <sup>7</sup>. Pour les désigner, le chroniqueur parle de *ğâzî* <sup>8</sup> — il s'agit donc d'honnêtes musulmans travaillant pour la gloire de l'Islam —, de « corsaires » (*levend*) <sup>9</sup>, ou encore de corsaires marins ou capitaines « volontaires » (*göñüllü*) <sup>10</sup>. Ce vocabulaire est assurément très ottoman, mais, puisque le récit est rédigé en turc, ce serait là un argument insuffisant pour conclure que ces personnages venaient tous de l'Égée. On sait en effet que les ports du Maghreb, notamment à la suite de l'expulsion des musulmans d'Andalousie, s'étaient lancés dans une activité de course qui joua un certain rôle dans la politique espagnole en Afrique du Nord <sup>11</sup>. Pourtant, une phrase de Pîrî Re'îs donne à penser qu'en ce tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, il s'agissait de deux milieux différents, même si l'on peut supposer qu'ils ne s'ignoraient pas et pouvaient travailler ensemble à l'occasion. À propos d'une source coulant au pied d'un figuier à Minorque, Pîrî précise en effet : « la plupart des caiques des Arabes et bon nombre des caiques des Turcs s'approvisionnent en eau à cette source <sup>12</sup>. » Il allait donc de soi, pour ce témoin de première main, actif lui-même dans la région peu avant, que les corsaires « turcs » et « arabes » constituaient deux communautés distinctes. Cette turcité devait créer un sentiment de solidarité. C'est en tout cas ce qu'attendait Ĥayrû-d-dîn, à en juger par sa déception devant le manque de réaction de ces corsaires — « turcs », à l'évidence — qu'à la fin de son premier séjour à Alger il appelait à l'aide contre la menace espagnole, mais aussi contre la résistance plus ou moins larvée des populations locales :

« Attendu qu'il y avait alors à Tunis et Djerba plus de quarante bateaux de corsaires, [Ĥayrû-d-dîn] ne cessait de les inviter et de demander leur collaboration. "Si vous ne descendez pas à terre, leur disait-il, du moins montrez à l'occasion votre voile et votre vigie sur la mer, afin que nos ennemis se calment un peu et soient pris de crainte à l'idée que vous approchez." Mais c'était sans effet : ils ne venaient pas et ne voulaient pas venir. Ĥayrû-d-dîn constata que ces corsaires ne

7 Cf. 40 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>, 47 v<sup>o</sup> sqq.

8 40 r<sup>o</sup>, 50 r<sup>o</sup>.

9 40 v<sup>o</sup>, 42 r<sup>o</sup>, 50 r<sup>o</sup>.

10 40 v<sup>o</sup>, 41 r<sup>o</sup>, 47 v<sup>o</sup>, 119 r<sup>o</sup>.

11 Sur la course au Maghreb, cf. les ouvrages récents de Dominique Valérian, *Bougie, port maghrébin, 1067-1510*, Rome, École Française de Rome, 2006 et Lemnouar Merouche, *Recherches sur l'Algérie à l'époque ottomane II.*, op. cit.

12 *Mezkûr bînardan ekşer Arab kayıkları ve Türk kayıkları eksük olmaz oradan şulanurlar* (Pîrî Re'îs, *Kitâb-ı bahriyye*, p. 532).

venaient pas à son aide et qu'il ne lui venait d'une autre part aucun secours ni compagnon d'armes<sup>13</sup>. »

On comprend bien les raisons objectives d'une séparation qui n'était d'ailleurs pas empreinte d'une hostilité particulière : les *levend* venus d'Orient partageaient une même langue, mais aussi des souvenirs communs et sans doute un attachement à la mère patrie. Si certains s'installèrent durablement ou définitivement au Maghreb, d'autres envisageaient certainement de rentrer au pays et le firent, ne fût-ce que pour se mettre au service du sultan ottoman : Pîrî Re'îs et son oncle Kemâl, Kırdođlu, Hıyırü-d-dîn lui-même, en sont des exemples fameux.

Mais il y avait plus. La course était une affaire de famille, ce qui entraînait nécessairement des solidarités restreintes<sup>14</sup>, et surtout une affaire de compagnonnage. Ceci apparaît très clairement à la façon dont Seyyid Murâd désigne les hommes qui entourent Oruç et Hıyırü-d-dîn. Certes, ce sont des *ğâzî*, des « musulmans » (*müslimîn*<sup>15</sup>), des « croyants » (*mü'min*<sup>16</sup>), voire même des « sunnites » (*sünnî*<sup>17</sup>). Mais c'est un autre terme, aux implications toutes différentes, qui est employé : *yoldaş*, le « compagnon de route », autrement dit le compagnon d'aventures<sup>18</sup>. C'est par ce mot, bien sûr, qu'Oruç ou Hıyırü-d-dîn commencent leurs harangues : « Compagnons ! Agissez en hommes ! » s'écrie ainsi Hıyırü-d-dîn pour galvaniser ses hommes attaqués par un détachement de cavalerie à Minorque<sup>19</sup>. Or l'étymologie, en français comme un turc, l'implique : on est le compagnon de quelqu'un. Chacun de ces capitaines corsaires est venu avec son ou ses équipages (quand il est à la tête d'une flottille). Même quand les hommes ne se sont pas lancés dès l'origine à la suite de leur *re'îs* pour traverser toute la Méditerranée dans sa longueur, ils l'ont rejoint parce qu'ils lui faisaient confiance.

13 119 r°-v° : *meger ol zamânda Tûnûsda ve Cerbada kırkıdan ziyâde gönüllü gemileri var idi dâ'imâ anları da'vet edüb bize bir yoldaşlık edüñ ve eger taşra dađı çıkmazsañuz bârî deryâda bir yelkenler ve göz gösterüñ kim uşta gelürler dëyü düşmânlarımız bir pâre yatsunlar ve hafv üzerine olsunlar dëyügörürdi çâre olmazdı ve gelmezler idi ve gelmek dađı istemezler idi ve Hıyırü-d-dîn Beg dađı gördi kim anlar geliüb mu'âvenet etmezler ve gayrî yerden hâd hiç bir dermân edüb yoldaşlık erişmez*

14 Cf. N. Vatin, *L'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'Empire ottoman et la Méditerranée orientale entre les deux sièges de Rhodes, 1480-1522*, Paris-Louvain, Peeters, 1994, pp. 81-88.

15 Cf. 31 r°, 51 v°.

16 Cf. 27 r°, 36 v°.

17 65 r°-70 v°.

18 R. Murphey, *art. cit.*, p. 522, traduit *yoldaş* par *fellow supporter*.

19 *Yoldaşlar er gibi oluñ* (36 r°). Cf. de même 22 r°, 36 v°, 54 r°.

Seyyid Murâd, qui ne perd pas une occasion de mettre ĤayrÛ-d-dÏn en valeur, souligne volontiers cette attitude. À la suite d'une opération particulièrement réussie, « stupéfaits à la vue de l'audace et de la hardiesse que montrait ainsi ĤayrÛ-d-dÏn, ses compagnons se vouèrent à nouveau à lui de tout leur cœur et se réjouirent dans leur joie et leur bonheur d'avoir été sauvés<sup>20</sup> ». Aussi n'a-t-il aucune difficulté, au printemps suivant, à trouver des corsaires indépendants pour souhaiter faire équipe avec lui pour la saison : « Sept autres bateaux de corsaires volontaires le rejoignirent de leur propre volonté : ces hommes se mirent sous ses ordres et armant leurs petits bâtiments se placèrent à ses côtés<sup>21</sup>. »

R. Murphey insiste sur la part de l'intérêt dans l'activité des marins qui entouraient ĤayrÛ-d-dÏn, soulignant l'importance du butin dans ces relations<sup>22</sup>. Ses remarques sont entièrement fondées. ĤayrÛ-d-dÏn en était bien conscient du reste, puisque une des raisons qui, d'après Seyyid Murâd, le poussèrent à quitter Alger vers 1520, était que les coffres étaient vides : « Il savait n'avoir pas un revenu suffisant pour entretenir ses troupes et qu'il ne lui restait rien du Trésor : tout avait filé<sup>23</sup>. » Pourtant, il ne faut pas négliger la force des aventures vécues ensemble et des dangers courus côte à côte. Du reste, l'intérêt est aussi un ciment propre à souder les hommes et de préférence, bien sûr, autour d'un chef dont la valeur et la *baraka* sont les meilleures garanties de la réussite. C'est tellement vrai que les compagnons de ĤayrÛ-d-dÏn ne sont pas ceux de son frère Oruç, qui partant pour Alger confie ce message aux habitants de Djidjelli : « Si mon frère vient ici, faites-moi la grâce de le saluer de ma part et de lui demander d'agir en frère à mon égard : qu'il m'envoie par voie de terre un certain nombre de compagnons. Ainsi mes ennemis sauront que j'ai un frère et que j'ai quelqu'un pour m'envoyer du renfort et ils baisseront un peu la tête<sup>24</sup>. » Ce que nous décrivent

20 *Ol yoldařlar ĤayrÛ-d-dÏn Re'isden bu cÛr'e'i ve ol ikdâmi görÛb ĥayrân olub yine aña biñ cân ü dilden ĥul oldular ve ĥurtulduđlarına řâd ü ĥurrem olub sevindiler* (39 r°).

21 *Ve yedi dahi gönÛllÛ levend gemileri iřtiyârları ile anlara gelÛb anlara ĥol olub gemicÛklerin ĥonadub yanlarına dÛřdiler* (49 v°). On est même tenté, par un rapprochement avec la citation précédente, de lire ici aussi *ĥul* et non pas *ĥol*.

22 R. Murphey, *art. cit.*, pp. 523-524.

23 *'Askerine kiřâyet eđecek miđdârı nesne ĥâsıl olmaz oldu ve elinde ise ĥazîne kısmından nesne ĥalmadı heb gitdi* (120 r°).

24 *Eger karındařum bunda gelÛrse lÛtf eđÛb aña benden selâm eđÛb diyesiz kim baña ĥarındařluđ eđÛb ĥaradan bir miđdâr yoldař gÛndersÛn benÛm de ĥarındařum var idÛgin ve baña bir taĥviyyet vÛrÛr kimesnem var idÛgin bilÛb dÛřmanlarum bir pârê bařın ařađa koyalar* (49 r°-v°). Si *yoldař* est employé ici sans suffixe de personne, la phrase ne permet pas de douter que ĤayrÛ-d-dÏn est totalement maître de l'emploi de ces hommes, qui sont donc ses propres compagnons.

les *Ğazavât-ı Hayrî-d-dîn Paşa*, ce sont donc de petites compagnies d'aventuriers soudés autour d'un chef. Dans le contexte du Maghreb, il n'est pas étonnant qu'elles aient été constituées à partir de rapprochements géographiques et linguistiques, perpétuant au moins pour un temps une opposition entre marins locaux et marins turcophones venus du territoire ottoman.

Si les qualités du chef étaient exceptionnelles, il pouvait attirer toujours plus d'hommes autour de lui. Tel était précisément le cas d'Oruç et de Hayrî-d-dîn. Mais ce qui distingue absolument les frères Barberousse de leurs collègues *levend*, c'est de s'être lancés sur la terre ferme. On peut supposer que, quittant la mer où ils étaient chez eux et où ils savaient pouvoir trouver sans trop de difficultés une échappatoire en cas de difficulté, ils se retrouvèrent beaucoup plus isolés dans ces territoires aux populations peu sûres et qui ne parlaient pas leur langue. D'autre part, ils n'avaient plus, dans ce nouveau contexte, de concurrents d'origine ottomane. C'est peut-être pourquoi le terme *yoldaş* en vient, dans le cours du récit, à désigner parfois, sans plus de précision, un groupe qu'il paraît inutile de définir autrement. Ainsi Oruç, ayant décidé de faire une imprudente reconnaissance devant Bougie, part en emmenant avec lui cinquante *yoldaş*<sup>25</sup>. Dans ce cas, on peut faire valoir qu'il faut sous-entendre « cinquante des compagnons qu'ils avaient avec eux ». Mais quand, à Djidjelli dont ils viennent de s'emparer, les deux frères installent cinquante *yoldaş* à la place des cent hommes de la garnison espagnole, attendu que les indigènes sont incapables de défendre la place, ces « compagnons » des Barberousse ne sont plus envisagés en fonction des liens entretenus avec leurs patrons, mais comme constituant un corps ayant une unité intrinsèque et des qualités propres non pas aux chefs, mais aux hommes : en l'occurrence leur valeur exceptionnelle, puisqu'un seul d'entre eux vaut deux Espagnols. Du reste, même quand les Arabes savent combattre et, sous les ordres de Hayrî-d-dîn, sont apparemment traités sur un pied d'égalité, ils constituent un corps distinct des *yoldaş* au moment de prendre des mesures de défense face à la menace de Ugo de Moncada sur Alger : « Hayrî-d-dîn Beg (...) plaça sur la partie du fort qui regarde l'île [le Peñon] trois cents bons compagnons et autant de soldats arabes<sup>26</sup>. »

Bref, les *yoldaş* sont désormais clairement, dans le récit, le noyau dur de la puissance de ces deux aventuriers d'origine ottomane qui se sont lancés dans ce qui ressemble fort à une conquête coloniale : ne s'agit-il pas en effet d'une petite troupe aguerrie qui prend le contrôle du territoire de populations auxquelles elle

25 *Elli yoldaş alub varub* (31 v°).

26 *Hayrî-d-dîn Beg (...) hişârûñ ada cânibinden üç yüz yarar yoldaşlar koyub ve ol kadar dahî Arab 'askeri koyub* (69 v°).

est étrangère ? Certes les uns et les autres étaient musulmans. Certes, la conquête fut dans certains cas (mais non toujours) pacifique, voire sollicitée. Ce n'est pourtant pas par hasard qu'une épithète ethnique vient bientôt caractériser ces *yoldaş* : ils sont turcs (*türk yoldaşları*), précise de plus en plus souvent le texte<sup>27</sup>. Ils sont même, tout simplement, « les Turcs » et se désignent eux-mêmes ainsi : « Nous, les Turcs, — suggèrent les hommes lors d'un siège de Tlemcen — partons d'un côté tandis que les soldats arabes iront d'un autre<sup>28</sup>. » Seyyid Murâd lui-même en vient à utiliser le mot comme s'il allait de soi, racontant comment les Algérois, en rébellion contre les *türk yoldaşlar*, veulent expulser Ĥayrü-d-dîn et massacrer « tous les Turcs se trouvant sur place » et « faire disparaître leur nom et renom »<sup>29</sup>.

Cet emploi de l'ethnonyme « turc » est frappant. On sait que les Ottomans ne l'appréciaient guère, en faisant volontiers la désignation de rustres de la campagne<sup>30</sup>. Il est vrai qu'il ne pouvait être question de désigner les Barberousse et leurs compagnons comme *'osmânli*, d'abord parce que ce n'était pas l'usage, ensuite parce qu'à proprement parler ils ne dépendaient plus de la dynastie ottomane, s'étant d'abord mis sous le drapeau du sultan de Tunis à qui ils payaient le quint sur leurs prises, puis étant devenus des souverains indépendants à Alger. En revanche l'épithète *rûm*, qui désigne dans les pays arabes du Machrek les habitants d'Anatolie et des Balkans<sup>31</sup>, aurait pu convenir. Comme le souligne G. Veinstein, il s'agit d'une appellation fondée sur une identité

27 45 r°, 47 r°, 91 r°-v°, 99 r°, 99 v°, 105 v°, 109 v°-113 v°.

28 *Bizüm Türk tâ'fesi bir cânibe ve bir cânibe Arab 'askeri çekilüb gitsünler* (98 r°).

29 *Ol kadar Türk yoldaşlarına eyle 'ısyân ve tuğyân eyleyüb eyle ittifâk eylediler nefsi Cezâ'irden daħi Ĥayrü-d-dîn Begi iħrâc edeler ve anda olan Türklere daħi heb kırub nâm ve nişânların komayalar* (109 v°).

30 On a souligné ces derniers temps, à juste titre, que l'épithète « turc » n'était pas systématiquement péjorative dans les textes ottomans, surtout anciens, et que les Ottomans pouvaient à l'occasion se définir eux-mêmes comme « turcs » : cf. Hakan Erdem, « Osmanlı kaynaklarından yanşıyan Türk imaj(lar)ı », in Ö. Kumrular éd., *Dünyada Türk İmgesi*, Istanbul, Kitap Yayınevi, 2005, pp. 13-26. Il demeure que c'est le plus souvent dans des contextes un peu particuliers, ainsi que le remarque Cemal Kafadar, « A Rome of one's own : reflexions on cultural geography and identity in the lands of Rum », in *Muğarnas* 24 (2007), pp. 7-25 (n. 21, pp. 23-24).

31 Cf. Jane Hathaway, *The Arab Lands under Ottoman Rule, 1516-1800*, Harlow, Pearson, 2008, p. 29 ; Cemal Kafadar, *art. cit.* ; Benjamin Lellouch, « Une communauté face à ses origines : les Turcs ottomans en Égypte au XVIe siècle », in C. Décobert éd., *Valeur et distance. Identités et sociétés en Égypte*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000, pp. 93-103 (pp. 94-95).

principalement géographique<sup>32</sup>, et c'est dans ce sens qu'on la retrouve dans les *Gazavât-ı Hayrî-d-dîn*<sup>33</sup>, mais fort rarement et jamais pour désigner nos hommes. Ceux-ci sont bel et bien des « Turcs » et l'on peut penser qu'il en va ainsi parce que c'est ainsi qu'on les appelle en Afrique du Nord<sup>34</sup>. Toujours est-il que, ainsi que le remarque G. Veinstein, l'ambassadeur marocain Al-Tamgrouti intitula *Voyage de Turquie (Sefarat at-Turkiyya)* le récit de son déplacement à Istanbul à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. On ne s'étonnera donc pas de voir les bourgeois de Tlemcen dire : « Nous aimons les Turcs et souhaitons leur présence<sup>36</sup>. » Plus précisément, ils parlent d'une *tâ'ife* des Turcs, qui forment donc un groupe constitué que, dans ce contexte, on serait tenté de traduire par « peuple turc », défini par opposition aux indigènes. İbn el-Ğâđî, seigneur de Kouko, quand il cherche à soulever les Algérois contre leur nouveau maître, ne dit pas autre chose : « Si vous vous débarrassez de ce Turc et vivez avec votre race (*cins*), où sera votre honte et où votre zèle ?<sup>37</sup> »

La communauté de religion pèse assez peu face à l'hétérogénéité irréductible de deux peuples. L'un de ceux-ci, celui des conquérants, est le peuple turc, terme repris par les acteurs eux-mêmes (et à travers eux par l'auteur de la chronique) aux indigènes qui désignent par là, à peu près comme les Européens, les Ottomans musulmans turcophones. Cette affirmation de turcité, que les intéressés assument sans complexe à l'ouest<sup>38</sup> alors qu'elle les embarrasse en Orient, n'est

32 Cf. Gilles Veinstein, « Les Ottomans. Variation sur une identité », in C. Décobert éd., *op. cit.*, pp. 105-119 (p. 114).

33 Il y est question de la Roumélie (19 r°, 21 r°) ; *Rûm* renvoie à la Méditerranée orientale (47 r°) ; Selîm Ier est appelé « *padişâh* de Rûm » par le sultan de Tunis (89 r°) ; une allusion est faite aux bandes de Celali « en pays de Rûm », autrement dit en Anatolie.

34 Bien entendu, les chrétiens d'Occident les appellent ainsi et cela apparaît à l'occasion (10 r°, 10 v°, 38 r°), mais les Ottomans ne l'ignoraient pas et il n'y a rien d'anormal à ce que le terme « Turc » soit mis dans la bouche de ceux-ci dans une chronique ottomane. Sur ce fait, d'ailleurs bien connu, cf. C. Kafadar, *art. cit.*, p. 11.

35 G. Veinstein, *art. cit.*, p. 114. De même (ainsi que le rappelle C. Kafadar *art. cit.*, p. 8), İbn Battuta parlait des « terres turques connues comme "pays de Roum" », formule qui implique que, pour le Maghrébin qu'il était, c'était la notion de turcité qui venait d'abord spontanément à l'esprit.

36 *Biz Türk tâ'ifesin severüz ve dilerüz* (99 v°).

37 *Ol Türki aradan ihrâc êdüb kendü cinsiñüz ile olsañuz ħanı 'ârîñüz ve ħanı ħayretüñüz* (109 v°).

38 Rappelons que l'inscription de la mosquée disparue de Ĥayrî-d-dîn à Alger, datée d'avril 1521, proclamait sa turcité, puisqu'il y était appelé *As-sultân al-mucâhid fi sabîllâhi rabbi-l-'alemîn Mawlânâ Ĥayr ad-Dîn ibn al-amîr aṣ-ṣâbir al-mucâhid Abî Yûsuf Ya'ġûb at-Turkî* (cf. S. Soucek, « The rise of the Barbarossas », *art. cit.*, p. 248, n. 40).

pas toujours la marque d'une relation hostile, mais manifeste le besoin de définir par opposition. Peut-on donc parler, par opposition aux Turcs, d'un peuple des indigènes ?

D'un point de vue politique, assurément pas : à cette époque, le Maghreb est éclaté en une multitudes d'entités indépendantes les unes des autres. Les populations constituent-elles, par la langue, les mœurs et l'unité géographique, une société cohérente qu'on pourra appeler « arabe » ? Le texte des *Ğazavât* en donne par moments le sentiment, quand il nous dit, par exemple, que ĤayrÛ-d-dÛn vint « des pays arabes » pour recevoir la bénédiction de Soliman le Magnifique <sup>39</sup>, ou quand il parle de la « côte arabe » (*'arab yakası*) où les Espagnols veulent prendre pied <sup>40</sup>. Le terme n'est pas uniquement géographique, puisqu'il nous est dit que ces mécréants entendent prendre la place de Ténès « aux Arabes » <sup>41</sup>. Néanmoins ĤayrÛ-d-dÛn a bien conscience de l'existence de milieux très différents et, à en juger par le texte de la chronique, les distingue assez clairement, en dépit de quelques flottements ici ou là. Ce n'est pas ici le lieu de présenter la société algérienne du début du XVIe siècle. Je me bornerai donc à passer en revue les grandes catégories repérées, à juste titre d'ailleurs, par les informateurs de Seyyid Murâd.

Il y a les rois à la tête d'États plus ou moins grands — Tunis, Ténès, Tlemcen, Mostaganem, Fez... — et les princes de leurs familles qui à l'occasion se disputent le pouvoir.

Il y a les tribus arabes des campagnes et du désert, monde de cavaliers et de chameliers, qui sont en relations d'affaires, politiques et militaires avec les villes et leurs princes. C'est, bien entendu, cette population qui est le plus naturellement appelée « arabe ». Il s'agit des habitants des campagnes, sans qu'on puisse déterminer si Seyyid Murâd les envisage comme insérés ou non dans un système tribal ; ce sont les « soldats arabes » qui collaborent avec Oruç lors du siège de Bougie <sup>42</sup>, les 2 000 « cavaliers arabes » envoyés avec 600 *yoldaő* défendre la Kalaa des Beni Rached <sup>43</sup>, ceux qui sont auprès de ĤayrÛ-d-dÛn lors de l'échec de la flotte de Ugo de Moncada devant Alger et font un butin considérable <sup>44</sup>. Mais ils sont aussi cette *'Arab ta'ifesi* appuyant les Francs de Diego da Vera devant Alger en

---

39 *Ve ĤayrÛ-d-dÛn Beg dađi diyâr-ı 'Arabdan ol sebebden geldi kim pâdiőâh-ı 'âlem-penâh ĥazretlerinden bir ĥayr du'â ala gelüb aldı* (21 v°)

40 56 v°-57 r°

41 *Ol kal'e'i 'Arab elinden alub* (57 v°).

42 *'Arab ta'ifesi, 'Arab 'askeri* (45 r°).

43 *'Arab atlusı* (65 r°).

44 71 v°.

1516 et, mis en déroute, abandonnent 12 000 dromadaires, à en croire du moins Seyyid Murâd <sup>45</sup>...

Il y a enfin le monde des villes, désigné par le mot *şehirlü*. En fait, le terme ne semble pas désigner la population dans son ensemble — sans doute *halk* aurait-il mieux fait l'affaire —, mais son élite. C'est ainsi que lors de l'arrivée d'Oruç à Tlemcen, après avoir évoqué l'accueil favorable des *re'âyâ* de la ville venant faire acte d'obédience — les « gens du pays, petits et grands » en étant venus à haïr leur roi —, Seyyid Murâd ajoute : « Même les *şehirlü* étaient allés au devant de feu Oruç Bey » <sup>46</sup>. De même, ce sont les « notables du pays » (*memleket a'yânı*) qui sont convoqués en 1520 pour prendre connaissance des documents envoyés par le sultan ottoman, mais il est ajouté juste après que la population du pays (*memleket halkı*) est elle aussi très satisfaite et plus soumise que jamais <sup>47</sup>. Il est question du royaume ici et non de la seule ville d'Alger. Les notables convoqués ne sont donc pas les seuls *şehirlü*, mais la nuance reste la même. Un point est clair en tout cas : Ḥayrû-d-dîn ne peut tenir Alger sans collaborer avec son élite locale. Aussi le voit-on consulter celle-ci ou négocier avec elle. Par exemple, ce sont eux — les *şehirlü* — qui, inquiets de voir les captifs chrétiens plus nombreux en ville que les musulmans, soulèvent le problème et suggèrent à Ḥayrû-d-dîn de construire un bain <sup>48</sup>. La confiance est suffisante pour que les *şehirlü* soient encouragés à se déplacer en ville équipés d'armes blanches et même d'armes à feu <sup>49</sup>.

Il est enfin une catégorie de notables qui a droit à un traitement particulier, en raison de sa valeur morale supérieure : celle des hommes de religion. De façon générale, Seyyid Murâd ne déteste pas souligner la sage piété des frères Barberousse, qui fréquentent volontiers les hommes de science et les saints personnages. Ainsi, ayant fui les territoires ottomans, Oruç passe l'hiver 1513 en Égypte et s'y « con-

45 53 r°-v°. Faut-il traduire *tâ'îfe* par « tribu », ou n'y voir qu'une expression désignant les ennemis arabes par opposition aux troupes de Da Vera ? Dans tous les cas, la mention des dromadaires ne laisse pas de doute sur la nature de cette population. Haedo confirme du reste la participation des tribus de la Mitidja (Diego de Haedo, *Histoire des rois d'Alger*, H. de Grammont trad., rééd. Saint-Denis, Bouchène, 1999, pp. 37-39).

46 *Ol taht-gâhuñ cümle re'âyâsı aña karşı gelüb mütâba'at eyleyüb bey'at etdiler zîrâ kim Tilmân begi bir zâlim kimesne idi izdiyâd ile zülüm etmegin re'âyâ tâ'îfesi anuñ zülminden incinüb ve kâfir ile daħi el bir etmegin bi-l-cümle ol vilâyetüñ şıgarı [sic] ve kibârı andan istikrâh edüb yüz döndürmişler idi hattâ şehirlü tâ'îfesi daħi istikbâle çıkub Oruç Beg merhûmı karşıladılar* (62 v°-63 r°).

47 88 r°, 88 v°.

48 76 v°-77 r°.

49 77 r°-v°.

sacre à des actes de piété »<sup>50</sup>. Lors de leur premier hiver à Tunis, les deux frères « se consacrent à manger et à boire avec les pieuses personnes et les oulémas<sup>51</sup> » et quelques hivers plus tard, ĤayrÛ-d-dÛn « converse, mange et boit avec les hommes de piété et de science et les saints de l'endroit<sup>52</sup> ». On peut s'interroger sur ce qu'était réellement la nature des occupations à terre de ces rudes marins et soupçonner une pointe d'humour dans ces édifiants tableaux<sup>53</sup>. Il n'en est pas moins vrai que les Barberousse entretiennent des relations étroites avec les oulémas : Oruç consulte ceux d'Alger et en obtient une *fevâ* justifiant son expédition de Tlemcen<sup>54</sup> ; nous les voyons par la suite donner à ĤayrÛ-d-dÛn, à sa demande, un avis sur le sort à réserver aux captifs et à leurs dépouilles<sup>55</sup>, ou sur l'attitude à adopter devant la rébellion de la population de la ville<sup>56</sup>. Plus généralement, conformément du reste au rôle qui est traditionnellement le leur dans la région et surtout à la politique systématiquement adoptée par les représentants ottomans, les oulémas et les grands soufis jouent un rôle essentiel d'intermédiaires. Ainsi, si ĤayrÛ-d-dÛn accorde l'*amân* à un prince de Tlemcen qui s'était réfugié auprès des Espagnols, c'est parce que ce dernier a sollicité l'intervention de 'Afa bin 'Abdü-llâh, « un marabout (...) qui était un très saint homme et un homme de science<sup>57</sup> ». Celui-ci, qui jouit pour sa piété du respect de ĤayrÛ-d-dÛn, le convainc en effet en « faisant appel à des proverbes frappants propres à briser les cœurs, ainsi que des indications tirées de nombreux versets et hadiths appropriés à la situation<sup>58</sup> ».

50 *Ol kiş anda kişladı ve 'ibâdetine meşğûl oldu* (23 r°). Notations similaires pour d'autres hivernages dans la suite du récit : 26 r°, 40 r°.

51 *Şulehâ ile ve 'ulemâ ile yemege ve içmege meşğûl oldılar* (25 r°).

52 *Şulehâ-ile ve 'ulemâ-ile ve ol yerüñ 'azîzleri ile muşâhabet eyleyüb yemege ve içmege başladılar* (52 v°).

53 Chez Gelibolulu Muştafa 'Âli, l'ironie ne fait pas de doute : une fois admis parmi les *kapûdân* qui hivernent à Alger, les pirates ne font plus un pas en dehors de la *cihâd* et la *ğazâ*, se repentent de leurs péchés et prennent la religion et les bonnes mœurs pour guides (*Mevâ'idü-n-nefâ'is*, cité in N. Vatin, « Comment êtes-vous apparu », *art. cit.*, p. 127).

54 62 r°-v°.

55 81 r°-82 v°.

56 113 r°, 118 r° (dans ce dernier cas, ce sont les compagnons de ĤayrÛ-d-dÛn qui font état du droit de réprimer la rébellion par un massacre, mais ils ne sont pas suivis). Ils auraient même émis une *fevâ* pour convaincre ĤayrÛ-d-dÛn de ne pas quitter Alger quand il envisagea de le faire, en 1519 (84 r°).

57 *Bir murâbiţ var idi adına 'Afa bin 'Abdü-llâh dërler idi şâyet-ile 'azîz ve ehl-i 'ilm ki-mesne idi* (93 v°).

58 *Bir nice dağı kalb iğrâk edecek zarbî meşeller dağı getürüb ve anlaruñ aĥvâline münâsib bir nice âyet ve ĥadîş ile delâ'il ile* (95 v°).

Un peu plus tard, quand Ḥayrū-d-dîn est instruit des préparatifs d'une révolte à Alger, il convoque « le mufti, le cadi, le *ḥatīb*, les imams, les témoins, bref tous les principaux oulémas de la ville » et leur demande s'ils sont au courant. À quoi ils répondent, évidemment, qu'ils ne savent rien ; et cherchant d'abord à calmer le jeu, ils suggèrent avant toute chose de vérifier la vérité des faits : « Assurément non, nous n'étions pas au courant de pareilles actions et villenies. Des gens de science et des croyants ne se livrent pas à ce genre d'affaires inconvenantes. [Mais] qu'en est-il d'eux ? L'information fournie par une seule source peut être vraie comme fausse. Il faut d'abord enquêter à leur sujet <sup>59</sup>. » Si Ḥayrū-d-dîn n'a pas de doutes sur la réalité des faits, il n'en juge pas moins utile de se servir des oulémas qu'il charge de raisonner les rebelles, lui-même et ses compagnons devant demeurer en retrait : si des compagnons turcs les accompagnaient, « cela provoquerait aussitôt des troubles <sup>60</sup> ».

La société indigène n'est donc pas une. Le petit groupe des *yoldaş*, pour se maintenir, doit tenir compte de ces diversités, composer avec les uns et les autres, jouer le cas échéant les uns contre les autres. L'image n'en est pas moins un peu floue par moment. Par exemple, quelle image pouvait se faire le public oriental d'Aḥmed İbn el-Ḳâzî ? Ce personnage important était bien un marabout, ainsi que le présente le récit à sa première apparition, avec même une forte insistance sur sa science et sa piété <sup>61</sup>. Mais il est aussitôt précisé que Ḥayrū-d-dîn lui a confié des troupes et la responsabilité d'une moitié du territoire. C'est que cet homme de religion n'en était pas moins — mais ce n'est pas dit, du reste — le chef d'une confédération tribale de Kabylie, le « roi de Kouko » <sup>62</sup> : un « Arabe » donc et qui allait bientôt soulever le pays contre les « Turcs ». Autre signe d'ambiguïté, nous voyons les « grands » (*küberâ*) d'Alger presser Ḥayrū-d-dîn, à la suite de cette même révolte, de ne pas écouter ses compagnons qui veulent massacrer « tous les

59 *Hâşâ ve kal-lâ ki bizüm bu aşl-i ef'âl ü kabhadan haberimiz ola dëyü bu aşl-i kâr-ı nâ-sezâyı ehl-i 'ilimler ve mu'minler etmezler görüñ anlaruñ dañı hâlleri ne-dür ve haber-i vâhidüñ şdka ve kızba ihtimâli var-dur hele anlar dañı evvel bir görilsün* (II2 1<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>).

60 *Ammâ içerü bile varub anlara görünmesünler kim el-ân fitneye bâ'is olur* (II2 v<sup>o</sup>).

61 « Il y avait deux personnes nommées Aḥmed bin Ḳâzî et Muḥammed ibn 'Alî, qui étaient de grands marabouts, de grands savants et de grands ascètes » (*Aḥmed bin Ḳâzî ve Muḥammed ibn 'Alî nâm kimesneler kim anlar gâyet-ile murâbitlar ve 'âlimler ve zâhid kimesneler idi*, 83 v<sup>o</sup>).

62 Sur İbn el-Ḳâzî, chef des Kouko, cf. Ernest Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, vol. 3, Paris, Ernest Leroux, 1891, pp. 24, 26 sqq. ; J. N. Robin, *op. cit.*, p. 39-40 ; R. Le Tourneau, « Kabylie », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., IV (1978), pp. 374-380 (p. 387). Sur le « Royaume de Kouko », cf. Mercier, *op. cit.*, pp. 233-234 ; les pp. 31 sqq. de l'introduction d'A. Mahé au recueil de Robin.

*şehirlü* » : « si par une décision injuste tu veux laisser tes compagnons nous massacrer tous, nous-mêmes et les citadins, n'en fais rien, car c'est te mettre en état de péché <sup>63</sup>. » Nous savons, puisqu'ils disent avoir été informés des événements par Ḥayrû-d-dîn que ces « grands » sont en fait les principaux oulémas. Mais il est caractéristique que Seyyid Murâd, en ce moment de son récit, ne les présente plus que comme l'élite de la ville, en sorte que *şehirlü*, ici, semble désigner les habitants de façon générale et non les seuls « bourgeois ». De fait, si İbn el-Ḳâzî se flattait d'avoir convaincu les *şehirlü* de se soulever <sup>64</sup>, à l'évidence l'émeute fut de grande ampleur et dépassa largement le cadre de la seule « bourgeoisie ». En effet, tout en estimant à deux cents le nombre des meneurs, c'est trois mille personnes que Ḥayrû-d-dîn finit par réunir dans la grande mosquée pour crever l'abcès après avoir brisé le soulèvement <sup>65</sup> : toute la population, en fait <sup>66</sup>. C'est que les compagnons de Ḥayrû-d-dîn ne voulaient pas faire de quartier : « criant “Détruisons tous ces *şehirlü* !”, [ils] manifestèrent leur désir de massacrer intégralement la population de la ville. Ils voulaient passer par l'épée et exécuter tous les Arabes de la ville, grands et petits, sans en épargner un seul <sup>67</sup>. »

Comme on voit, les compagnons de Ḥayrû-d-dîn, lui-même aussi apparemment malgré sa politique de bienveillance <sup>68</sup>, et à coup sûr les auditeurs de ses aventures, mettaient au total tous les indigènes dans un même sac : Bédouins, paysans, bourgeois et petites gens des villes, oulémas même, tous étaient au total des « Arabes » comme eux-mêmes étaient des « Turcs ».

Quelle est donc l'image de ces Arabes qui se dégage du récit des *Gazavât-ı Hayrû-d-dîn Paşa* ?



« Arabes » comme « Turcs », tous sont bien sûr des musulmans. Les différences de *mezheb* ne semblent pas avoir frappé nos aventuriers, qui s'accrochent fort

---

63 *Eger sen dađı bir re'ÿ-i nâ-ma'kül edüb yoldaşlarıña 'âmmeten bizi ve şehirlüyi kırdurmak dilerseñ eyleme kim vebâle girürsüz* (116 v°).

64 104 r°, 109 r°.

65 114 v°, 117 v°.

66 *'Âmmeten şehriñ büyügin ve küçügin câmi'-i şerife da'vet edüb* (115v°).

67 *Biz bu şehirlüyi heb kıravuz dëyüb şehir halkın tamâm külliyen kırmađ dilediler ve şehirden olan 'Arab tâ'ifesinden sađır ve kebîr hiç ferd ü vâhid kimesne komayub bi-esrihim heb kılıçdan geçürüb ve katl etmek dilediler* (114 v°).

68 Un peu plus tôt, à propos des comploteurs qui préparaient la révolte, ne disait-il pas : « Ce sont des Arabes » (*anlar hõd 'Arab tâ'ifesi-dür*, 111 r°) ?

bien des *fetvâ* émises par les oulémas locaux. Mais alors que l'Empire ottoman s'impose comme la principale puissance de l'Islam, les Arabes maghrébins sont des musulmans en péril.

C'est notamment le cas des Andalous, moins de vingt ans après la fin de la reconquête chrétienne en Espagne. Seyyid Murâd rédige une page très émouvante sur le triste sort de ce « peuple d'Andalousie »<sup>69</sup>, peuple de « vieux musulmans » (*kadîm müslümânlar*) maintenant convertis, contraints à pratiquer leur religion en cachette et dont les filles sont mariées de force à des chrétiens. « Aucun souverain ne leur a apporté d'aide ou de soutien pour les libérer de cette oppression et de l'obscurité de la mécréance<sup>70</sup> », déplore notre auteur, non sans former le vœu que Dieu en accorde le mérite à Soliman.

Mais les musulmans du Maghreb sont eux aussi dans une situation d'inquiétante infériorité au lendemain de l'expédition de Pedro Navarro (1508-1511). Ce dernier s'était emparé du Peñon de Velez, d'Oran, de Bougie et de Tripoli et avait installé un fort sur le Peñon, l'îlot qui contrôlait la sortie du port d'Alger, plaçant ainsi les Algérois dans une situation qui n'était pas seulement insupportable, mais honteuse :

« À cette époque en effet la population d'Alger était impuissante à se débarrasser du joug des mécréants : c'est qu'il y avait en face [de la ville] une île avec un fort, à portée de flèche, où les mécréants étaient installés. Ils avaient conclu entre eux l'accord suivant : ils donneraient tous les ans une certaine quantité de biens, et en échange les mécréants ne les importuneraient pas. Ainsi ils versaient tout ce qui était fixé et prévu entre eux et c'est pourquoi ils ne s'importunaient pas mutuellement. Les mécréants sortaient tous les jours du fort sur cette île et allaient déambuler à Alger, où ils avaient la priorité pour acheter tout ce qui apparaissait sur le marché ; les musulmans et les saints personnages n'achetaient que ce qu'ils laissaient. Aussi en souffraient-ils beaucoup<sup>71</sup>. »

69 « Écoute maintenant ce que c'est que ce peuple d'Andalousie » (*dinleñ imdi kim Andulûs ne tâ'ife-diir*, 32 r°). Cette description couvre les folios 32 r°-33 r°.

70 *Anlara hiç bir pâdişâh mu'în ve zabîr olmadı kim anları bu zülûmden ve küfür karanlığından halâş eyleye* (32 v°).

71 *Ol zamânda Cezâ'ir halkı heb kâfir elinden 'âciz idi zîrâ öninde bir ada var idi ve ol adada bir kal'e var idi eyle kim oğ ézerdi kâfir anda otururdu bunlar kâfir ile eyle âmân etmişler idi kim yılda bu kadar nesne véreler kâfirler daği anları incitmeyeler eyle olucağ bunlar ortada maqtû' ve mev'ûd olan ne miqdâr nesne ise vérürler idi ol ecilden bir birin incitmezler idi ve kâfirler daği her gün ol cezîrede olan kal'eden çıkub gelüb Cezâ'irde yürürlerdi bâzâra her kim gelse evvel kâfirler alurlardı ol müslümânlar ve 'azîzler anda heb artuğın alurlardı ol ecilden gâyet-ile muztarıblar idiler* (48 v°-49 r°).

Les bourgeois d'Alger, sans doute, n'avaient pas le choix et étaient plus à plaindre qu'à blâmer d'avoir accepté des termes si infâmants pour des musulmans. Malheureusement, les souverains et roitelets locaux, qui auraient dû protéger leurs peuples contre les entreprises espagnoles, avaient une attitude hautement condamnable. Le sultan hafside de Tunis Abû 'Abd-Allâh Muĥammad, le premier, avait bien mauvaise réputation, à en juger par ce qu'en écrivait Pîrî Re'îs : « Quand Mûlây Muĥammad passa sur le trône, il commit force tyrannies ; il s'emparait de force de l'or du peuple et le faisait manger à ses femmes, et était ainsi sans cesse pris de vin nuit et jour <sup>72</sup>. » Certes, Pîrî Re'îs épouse ici les querelles de ses amis djerbiens, qui s'étaient dégagés de la souveraineté tunisienne. Mais Léon l'Africain tenait à peu près le même discours : « Il me faut bien dire que ce roi excelle à tirer de l'argent de ses sujets. Il en donne une partie aux Arabes et dépense le reste pour les constructions de ses palais. Et là il mène une existence toute de molesse et de lascivité <sup>73</sup>. » De même, le capitaine vénitien des galères de Barbarie en 1518 le définissait comme « un homme de plaisir » <sup>74</sup>. Seyyid Murâd ne reprend pas ces diffamations à son compte, mais c'est bien un homme sans honneur qu'il dépeint, qui ne soutient pas Oruç — lequel pourtant s'était soumis à son autorité et lui remettait le quint de son butin — dans sa *ğazâ* contre les infidèles espagnols de Bougie : « ils envoyèrent un homme au sultan de Tunis pour lui demander de la poudre. Mais celui-ci, alors que de telles obligations les liaient, se montra avare et jaloux, sinon même hypocritement hostile : il ne donna pas de poudre. S'il en était arrivé un peu, le fort assurément était pris, avec l'aide de Dieu <sup>75</sup>. » Bien plus, ce douteux personnage, mécontent de l'obédience des Algérois envers le sultan ottoman, les poussera un peu plus tard à se rebeller contre Ĥayrû-d-dîn. Le temps viendra du reste — mais on sort là des limites chronologiques que je me suis fixées — où il deviendra un client du roi d'Espagne.

72 *Mûlây Muĥammed taĥta geĥûb zûlmi çoĥ eyledi ĥalkuñ cebrî altunun alurdı ĥavâtîn tâ'îfesine yedürdi bu vech-le leyl ü nehâr ĥamr-süz olmazdı* (Pîrî Re'îs, *Kitâb-ı bahriyye*, pp. 663-664).

73 Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, A. Épaulard trad., Paris, Maisonneuve, 1956, p. 388.

74 Sanudo, *Diarii* XXVII, F. Stefani, G. Berchet et N. Barozzi édés, Venise, 1890, col. 82 (*è homo si dà a piaceri*).

75 *Tûnûs sultânına âdam řalub bir miĥdâr top otın istediler ol daĥi arada bu kadar ĥaĥĥ-ı ĥuĥûĥ var iken buĥul édüb ve ĥased édüb belkim niřâĥ édüb vérmedi eger bir miĥdâr ot erişmiş olaydı alınması muĥaĥĥaĥ idi bi-'avni-llâh* (45 v°). Par la suite, au moment où il envisage une première fois d'abandonner Alger en 1519, Ĥayrû-d-dîn, faisant le point de la situation, constate : « le bey de Tunis de son côté ne nous est d'aucune utilité ni aide » (*Tûnûs beginüñ ise ĥiĥ bir yüzden bize bir fâ'idası ve yardımı olmaz*, 84 v°).

D'autres potentats locaux ont déjà sauté le pas. Que penser par exemple de ce neveu du roi de Tlemcen, ce « renégat » (*mürtedd*) qui, par crainte de son oncle dont il convoite le trône, fuit auprès des Espagnols et accepte d'eux la souveraineté de Ténès conquise sur les musulmans <sup>76</sup> ? La réponse est fournie par Ḥayrū-d-dîn lui-même dans le message qu'il confie aux habitants de Ténès après que ce prince a pris la fuite par une ruse assez misérable : « Dites-lui d'abandonner tout de suite les mécréants. Car pour un musulman, [son action jusqu'ici] est un grand péché, nuisible à sa religion et pour lui dans ce monde et dans l'au-delà. Qu'il n'agisse pas ainsi, mais entretienne seulement avec les musulmans de bonnes relations de confiance <sup>77</sup>. » Mais son oncle le sultan de Tlemcen lui-même est coupable de collaboration avec les Espagnols : « ce roi donnait tous les ans aux vils mécréants, comme une *cizye*, 10 000 pièces d'or, 14 esclaves noirs, 1 000 têtes de bovins et 10 000 *kile* de blé. Selon l'accord qu'ils avaient autrefois conclu entre eux, outre ces contributions forfaitaires qu'ils étaient contraints de remettre tous les ans [aux mécréants], tout ce dont ceux-ci pouvaient avoir besoin, ils l'achetaient aux musulmans avec leur argent <sup>78</sup>. » On aura noté le scandale de cette quasi-*cizye* payée par des musulmans à des mécréants. C'est avec de l'or espagnol que le sultan de Tlemcen recrute des troupes parmi les tribus arabes — ainsi ravalées au rang de vulgaires mercenaires — et en obligeant celles-ci à remettre des otages <sup>79</sup>. Par la suite, il apportera un appui militaire à la tentative d'Ugo de Moncada contre Alger. Quant à son successeur Mas'ūd imposé par Ḥayrū-d-dîn après la reconquête de Tlemcen, il fait aussitôt volte-face, se retourne vers les Espagnols et s'engage à leur payer tribut <sup>80</sup>. Il n'a plus, dès lors, aucune légitimité. C'est du moins ce que lui fait savoir Ḥayrū-d-dîn :

« Qu'est devenu l'accord et traité conclu avec nous, d'après lequel tu ne devais pas te rebeller contre nous, ni te soumettre aux mécréants et être avec eux en paix et amitié, mais au contraire en état d'hostilité et de haine ? Alors que tu n'as encore

76 56 r°-57 r°.

77 *Siz aña eyle deñüz kim hem-ân kâfirden elin çeksün ehl-i islâm olana hem günâh-ı 'azîm-dür ve hem dînine ve dünyâsına ve âhîretine zanar-dur eyle etmesün tek hem-ân ehl-i islâm-ile şadâkat üzre bir hüsn-ü mu'âmele eylesün* (60 r°).

78 *Ol melik daḥi her yılda küffâr[-ı] hâksâra cizye bigi on biñ sikke altun ve on dört nefer kara kul ve biñ re's baḳar ve on biñ kile buğday vèrür idi sâbıḳda eyle [?] kim (etmiş) etmişler idi lâ-budd seneden seneye bu zıkr olan maḳtû'ları vérdükden şonra daḥi an-laruñ her ne hâcetleri var ise aḳçeleri ile ehl-i islâmdan alalar ortalârında 'ahdları bu idi* (61 v°).

79 63 v°-64 v°.

80 92 r°.

rien versé de ton impôt forfaitaire, qu'as-tu souffert de nous dans tout ce temps pour aller à nouveau faire la paix avec les mécréants ? Est-il convenable, pour quelqu'un qui appartient au peuple de l'islam et est fidèle et musulman, d'agir ainsi avec les mécréants, de collaborer avec les ennemis de la religion, d'agir en ennemi de ton frère croyant et de te soulever contre le peuple de l'islam ? (...) Mais puisque tu l'as fait et que tu as violé ton accord et ton engagement, que ta faute, dans cette affaire, retombe sur toi : sois prêt pour ton heure. Seulement, ne fuis pas comme ton frère <sup>81</sup>. »

Enfin, comment ne pas rappeler qu'İbn el-Ğâzî — un fidèle pourtant, qui avait été le compagnon d'armes d'Oruç à Tlemcen, à qui Ğayrû-d-dîn avait confié un rôle important dans le contrôle de son royaume, rédacteur enfin d'une lettre sollicitant l'appui du sultan ottoman Selîm Ier pour Ğayrû-d-dîn <sup>82</sup> — finit par trahir de la plus vile façon en frappant dans le dos la troupe turque qui voyait en lui un allié, puis en poussant les populations à massacrer les Turcs <sup>83</sup> ?

İbn el-Ğâzî ne l'avait pas encore trahi, quand Ğayrû-d-dîn soupirait :

« je constate que le sultanat de Tunis constitue un sultanat indépendant et que les territoires tenus par le bey de Tlemcen constituent aussi un sultanat indépendant, et me voilà seul et coincé entre eux deux. Le bey de Tlemcen ne cesse de mettre les mécréants sur la mauvaise voie, de les tourner contre moi et de les pousser à nous nuire. Et le bey de Tunis de son côté ne nous est d'aucune utilité ni aide. Quant aux territoires où je suis installé, qui constituaient un padichahat séparé, je ne leur ai pas pris à eux : je les ai conquis sur les mécréants à la pointe de l'épée. D'où vient donc qu'ils se conduisent en ennemis à mon égard ? Il serait plus conforme à leur gloire, et plus convenable et préférable pour la bonne pratique du sultanat, qu'ils me manifestassent une grande affection en me disant que je suis un grand combattant de la foi <sup>84</sup>. »

81 *Ğanı bizüm-le 'ahduñ ve peymânuñ kim sen min ba'd bize 'aşî olmayub ve kâfire müttâba'at etmeyüb ve anlar ile şulh ve şalâhat üzerine olmayub 'adâvet ve buğz üzerine olacağ idüñ henüz daği mağtû'umuzdan nesne vermeden bu ğadar zamân içinde bizden ne gördüñ kim yine varub ehl-i küfr ile şulh eyledüñ ehl-i islâma ve mü'min ve müslümân olan kimesneye bu revâ mi-dür kim kâfir ile eyle êde ve a'dâ-yı dîn ile el bir êde ve mü'min ğarındaşına 'adâvet êde ve ehl-i islâma 'aşî ola (...) imdi çün kim sen eyle edüüb 'ahduñ ve 'ağduñ bozduñ yine bu ğuşuşda kendü günâhuñ kendü boynuña olsun hem-ân vaktuña hâzır ol tek ol bir ğarındaşuñ bigi ğaçma (92 v°-93 r°).*

82 Document publié par Abdeldjelil Temimi, « Lettre de la population algéroise au sultan Selim Ier en 1519 », in *Revue d'Histoire Maghrébine* 5 (1976), pp. 95-101. Repris par N. Vatin, « Note sur l'entrée d'Alger », *art. cit.*

83 102 v°-104 r°.

84 *Ben görürem kim Tûnûs salţanatı başka salţanatlık yer-dür ve Tilmisân begi zabt eylediği yerler daği başka bir salţanatlık yer-dür uşda ben ikisinüñ ortasında yalıñuz ğaldum*

De tels souverains musulmans, qui empêchent les *gâzi* de mener la *cihâd* et qui pactisent ouvertement avec les mécréants, sont indignes. Telle est du reste la réponse que, dans un premier temps, reçurent les sultans de Tlemcen et de Tunis qui tentaient de séduire les alliés de Ḥayrū-d-dîn :

« Voilà un certain temps que les mécréants venaient dans ces pays et faisaient souffrir des nuisances sans nombre aux musulmans. Ils ont pris plus d'un fort aux musulmans et y ont transformé les mosquées (*mescid*) et *medrese* en églises. Aucun de vous n'a rien pu faire pour nous aider de quelque manière et nous renforcer. À présent, voilà qu'est venu un combattant de la foi dans la voie de Dieu, qui a conquis ce pays sur les mécréants <sup>85</sup>. »

Dans de telles circonstances géopolitiques et avec de tels princes, les Arabes du Maghreb sont bien à plaindre. Aussi se tournent-ils vers les frères Barberousse, des *gâzi* dont ils sont en droit d'espérer qu'ils les protégeront mieux. C'est d'abord le cas des habitants de Bougie, occupée par les Espagnols, dont l'appel est rédigé en ces termes par des marabouts de la ville :

« Dieu (je Le loue, qu'Il soit exalté) vous a grâce à Dieu donné la puissance. Vous patrouillez en mer en menant la *gâzâ*. Mais nous, quelle tyrannie, quelle oppression, quelles souffrances nous subissons ici de la part des mécréants ! Ce n'est pas une situation normale pour les croyants, que vous jouissiez du bien-être alors que nous sommes ici dans la misère. Si vous souhaitez que les *gâzâ* que vous avez faites soient agréées par Allâh et son prophète, venez et tirez-nous des griffes de ces chiens fils de chiens <sup>86</sup>. »

---

*Tilmisân begi ise durmayub her zamânda kâfirleri izlâl édüb benüm üzerüme getürmekde ve bizi rencide étürmekde ve Tünûs beginün ise hiç bir yüzden bize bir fâ'idası ve yardım olmaz ve bu ben sâkin olduğum yerler ise başka bir pâzişâhlık yer idi ben kılıçumdan kâfir elinden aldum ve kendülerden elinden almadum yâ anlar neden geldi kim baña 'adâvat éde ve anlaruñ şânlarına lâyıq olan ve âdâb-ı saltanat ahrâ ve evlâ olan bu idi kim anlar baña sen bir mucâhid kimesne-sin déyü dañi ziyâde muhabbet édeler idi (84 v°).*

85 *Bu nice zamân-dur kim bu vilâyete kâfirler gelüb ehl-i islâma haddan ziyâde rencide eylediler ve bir nice ehl-i islâm kal'elerin dañi alub mescidlerin ve medreselerin heb kelise eylediler hiç biriñüzün elinden gelmedi kim nev'en bize yardum édüb takviyyet édesiz hâliyâ bir mucâhid fi sebîli-llâh kimesne gelüb bu memleketi kâfir elinden alub... (89 v°).*

86 *Sizlere Haqq subhânehu ve te'âlâ el-ḥamdü li-llâh iktidâr vârdi deryâda gâzâlar édüb gezersiz biz bunda kâfirlerden ne zülümler ve ne ta'addi ve ne ezâlar görürüz bu mü'minlik degül-dür kim sizler refâhiyyetde olasız ve biz bunda miñnetde olavuz imdi eger kılduğunuz gâzâlar Allâh ve resûlü-llâh katında maqbul olsun dersenüz gelüb bizi bu kelb bin kelblerün elinden halâş édesiz (44 r°).*

C'est le cas également des Algérois, encore maîtres chez eux mais soumis aux Espagnols, on l'a vu, qui envoient ce message à Oruç :

« Ô combattant de la foi dans la voie de Dieu ! Nous sommes devenus sous le joug des mécréants excessivement misérables. Fais-nous la faveur de venir et de déployer tes efforts et ton zèle pour nous délivrer de ce pétrin. Nous avons entendu dire qu'encore une fois Bougie ne t'avait pas été accordée. Eh, qu'importe ? Si ce n'est pas elle, il y a si Dieu le veut notre forteresse, et il y a nous qui t'y attendons. Ne manque pas de venir. Si Dieu le veut, tu trouveras une occasion pour prendre Bougie à partir d'ici <sup>87</sup>. »

Une fois installé à Alger et désormais roi en son royaume, Oruç est dans une position différente et peut prendre l'initiative, mais c'est toujours dans le même contexte. Ainsi, quand les Espagnols se sont emparés de Ténès et y ont placé un prince de paille, Oruç peut dire à son frère : « les croyants de ce pays sont actuellement fort en peine et en souffrance sous la poigne des mécréants, et épuisés au plus haut point. C'est un acte méritoire que de tirer ces gens des mains des mécréants <sup>88</sup>. » Quant à l'attaque de Tlemcen, dont nous avons vu plus haut la scandaleuse situation, elle est même justifiée par une *fetvâ* des oulémas d'Alger — sollicitée il est vrai par Oruç déjà bien décidé à agir contre un roi coupable d'avoir conclu un pacte répugnant avec les mécréants et de nuire aux projets des Barberousse, c'est à dire à la *ğazâ* <sup>89</sup> : « Ce bey de Tlemcen est un tyran. Il est inféodé aux mécréants et plonge les musulmans dans la détresse. Il prend à chacun, par la violence, ceci ou cela et le donne aux mécréants. Son élimination est conforme à la *şerî'a* et son éradication s'impose <sup>90</sup>. » De fait, à l'arrivée d'Oruç devant Tlemcen, toute la population — tous les *re'âyâ* et même, est-il précisé, les *şehirlü* — vient au devant de lui et fait acte d'obédience : elle s'est détournée d'un souverain qui la tyrannise et collabore avec les mécréants <sup>91</sup>.

87 *Yâ mucâhid fi sebîli-llâh biz kâfir altında ziyâde zebûn olmışuz-dur imdi lütf edüb gelüb bizi bu ġirdâbdan ġurtarmasına himmet ve sa'y edesiz* (48 v°).

88 *Ol vilâyet mü'minleri şimdiki halde ġâyet-ile bi-ġuzûrlar-dur ve müte'ellimler-dür kâfirün elinde hem ġâyet-ile zebûnlar-dur anları ol kâfirleriün elinden ġurtarmağ şevâb-dur* (57 v°).

89 *Ey bürâder şol Tilmsân begi kim deyn-i ġabîş [édüb] bizi ġaylî rencide eyledi ve çok nesne-mize mâni' olur* (62 r°).

90 *Ol Tlemsân begi bir zâlim kimesne-dür ve kâfire tâbi'-dür ve ehl-i islâma muzâyâka vérür zülmen her birinden şu deñlü ve bu deñlü nesne alur ehl-i küfre vérür anuñ ref'i şer'i-dür ve kal'i lâzım-dur* (62 v°).

91 62 v°-63 r°.

On ne s'étonnera donc pas de voir les deux lieutenants indigènes de Ḥayrū-d-dîn, Aḥmed İbn el-Ḳâzî et Muḥammad ibn 'Alî, le dissuader d'abandonner la ville en 1519 en soulignant que sa présence est indispensable au bien des musulmans : « Nous n'acceptons pas ton départ, car nous savons bien que dès que tu auras quitté ces lieux, notre pays retrouvera son état précédent et cela fera beaucoup de torts et de dommages aux musulmans <sup>92</sup>. » Quand il s'y résoud enfin quelques mois plus tard, c'est toute la population de la ville, avec femmes et enfants, qui tente de le retenir :

« ils lui dirent : “Ô Seigneur, tu nous a abandonnés. Ah ! Que sera notre situation face aux mécréants ?” Et ils disaient encore : “Conseille-nous. Si votre Excellence revient par ici et reprend le pays et revient, c'est bien. Mais si dans votre prospérité vous ne revenez pas, nous pourrons attendre un certain temps, mais ensuite nous aussi devons quitter ces lieux, abandonner le pays, aller à la recherche d'un refuge et nous y tenir en sûreté jusqu'à la mort <sup>93</sup>.” »

Bref, les frères Barberousse ne sont pas arrivés par hasard au Maghreb : ils sont investis d'une mission divine. Il n'est pas étonnant de voir insister sur ce point Seyyid Murâd, qui rédige à la gloire de Ḥayrū-d-dîn Paşa pour la gloire du règne de Soliman. Cette mission est double. Elle a pour premier théâtre la mer : « Le misérable [auteur] suppose que Dieu (qu'Il soit exalté) a créé Barberousse pour effrayer les mécréants qui sont sur les rives de la mer, afin qu'ils ne puissent pas se déplacer à leur gré <sup>94</sup>. » Mais les frères Barberousse et leurs compagnons sont plus

92 *V-Allah biz seni koyuvermezüz ve gıtdüğüne daḥi râzî olmazuz zirâ kim biz bilürüz kim sen bu yerden gidicek bizüm memleketümüz yine evvelki bigi olub müslümânlara çok zarar eder ve güzend erişür* (84 r°).

93 *Aydurlar idi kim yâ mevlâyî bizi terk eyledün yâ bizüm hâlimüz küffâr ile nice olur deryüb daḥi aytdılar kim imdi bize bir naşîhat eyle eger yine Ḥazretünüz bu cânibe gelüb ve bu diyârı alub gine gelürse hōş ve eger devleti-ile yine 'avdet etmezsenüz bir miqdâr tavakküf etmemüz var-dur ve ba'dehu biz daḥi bu yerlerden kalkub terk-i diyâr edüb varub bir me'men bulub anda emîn olub ölünce geçinürüz* (122 v°-123 r°).

94 *bu fakîre bu zann gelür kim hem-ân Ḥaḳḳ te'âlâ Barbarôsâyî sevâhil-î deryâda olan kâfirleri korkudmak için halk eylemiş kim murâdlarınca hareket edemeyeler* (42 r°). On notera l'emploi du nom de Barberousse, emprunté bien entendu aux mécréants d'Occident et qui souligne de ce fait la volonté divine qui a fait, de Ḥızır Ḥayrū-d-dîn, Barberousse. Dans un autre passage, jouant sur le nom de Ḥızır, ange protecteur et lié aux eaux, les Algérois s'écrient : « Cette personne n'a pas seulement le nom de Ḥızır : c'est Ḥızır lui-même qui est arrivé en ce pays ! » (*bu kişünün gerçe kim ism-i şerîfi Ḥızır idi ammâ kendü daḥi Ḥızır olub bu vilâyete erişdi*, 74 r°).

que de simples *ğâzî* menant la course en mer : ils ont mis pied à terre pour une sainte cause qu'Oruç rappelle à ses hommes, les haranguant avant le combat :

« C'est pour cela que nous sommes venus ici : pour servir d'instrument en faveur des croyants et les libérer des mécréants. Voilà que ces mécréants sont venus contre nous : si par notre fait nous livrons aux mécréants tous ces fils et filles de croyants, que répondrons-nous au jour du Jugement ? Voici le jour de montrer son zèle <sup>95</sup> ! »



À certains égards, cette vision des choses n'était sans doute pas dépourvue de fondement. Après tout, A. Temimi a en effet retrouvé dans les archives du palais de Topkapı une lettre signée de İbn el-Ğâzî lui-même, où est bel et bien souligné le rôle de protecteurs joué par les frères Barberousse <sup>96</sup> pour une population qui a été contrainte par la nécessité de s'entendre avec des mécréants <sup>97</sup>. Pourtant ce même İbn el-Ğâzî finit par se retourner contre son allié et avant de pleurer son départ, les Algérois s'étaient violemment révoltés contre Ğayrû-d-dîn, qui le leur avait reproché avec tristesse :

---

95 *Biz bunda anuñ-içün geldük kim mü'minlere sebep olub kâfirlerden halâş édevüz şimdi bu kâfirler heb bize geldiler biz sebep olub bu nice mü'minlerün oğlın ve kızın kâfire véürse-vüz âhiretde ne cevâb véürüz imdi bu gün ğayret günü-dür* (54 r°).

96 Cf. ll. 13-15 et 26-28 du document publié par A. Temimi, *art. cit.* : « C'est alors qu'apparut soudain avec quelques *ğâzî* Oruç Beg, l'appui de la religion, le protecteur des musulmans, celui qui combat dans la voie de Dieu. Nous l'avons reçu et sommes allés à sa rencontre avec des marques d'honneur, car par la grâce de Dieu il nous a libérés de nos craintes. » (*nâ-ğâh nâşır-ı dîn hâmi-i müslimîn ve mucâhid fi sebîli-llâh ol Oruç Beg bir miğdâr ğâzîler ile çıkageldi biz daħi anı kabûl ve ikrâm-la istikbâl eyledük zîrâ hafvumuzdan Allâh fazlı ile bizi halâş étđi*) ; et à propos de Ğayrû-d-dîn : « Comment ne pas avoir d'amitié pour celui qui est venu avec nous, le pan de sa robe glissé dans la ceinture, le bras en avant, qui dans une intention pure et un cœur sincère s'est avancé avec nous dans le chemin du combat pour la foi dans la voie de Dieu ? Dans la souffrance comme dans le bonheur il s'accorde à s'en tenir à l'ordre de Dieu ; dans la foi et la religion il est pareil à une étoile brillante, à un guide clair sur la voie. » (*nice maħabbet eylemeyelüm ki bizüm-le bile etek bêlde sâ'id ikdâm üzerine gelüb bizüm-le cihâd fi sebîli-llâha niyyet-i hâlişe ve kalb-ı şâdık-la teveccüh eylemiş-dür ve şiddet ü rahâda Ğaħk te'âlânüñ emri üzerine kâ'im olmağa ittifâk édüb-dürür 'akide-i imâniyyede kevek-i vahhâce ve delil-i vâzıhu-l-minhâce beñzer*). Les traductions sont de moi.

97 *Bi-z-zarûre (...) sulh eyledük* (idem, ll. 11-12).

« Que vous avons-nous donc fait, quel mauvais traitement, quelle méchanceté, pour que vous vous conduisiez si mal ? Car enfin, nous avons montré tant d'esprit de camaraderie à votre égard ; non seulement nous vous avons défendus et protégés contre l'ennemi, mais nous avons multiplié les bons procédés envers nombre d'entre vous. Est-ce ainsi que vous nous payez de retour en vous livrant à des actes si inconvenants <sup>98</sup> ? »

Du point de vue de l'auditoire ottoman, il y avait sans doute là une contradiction absurde, sinon scandaleuse. Comment l'expliquer, sinon par la nature même des indigènes, des « Arabes » ?

Tout n'est pas mauvais en eux. Ce sont après tout des musulmans, même leurs princes malgré leur tendance à collaborer avec les mécréants. Aussi, alors que les troupes de Tlemcen marchent sur Alger, Ḥayrū-d-dîn peut-il donner ce conseil aux habitants des campagnes :

« Qui que soit le bey de Tlemcen, c'est quand même un musulman. Tant que vous lui serez soumis il ne vous fera pas de mal. Quand il arrivera, allez au devant de lui à sa rencontre, faites-lui des cadeaux, remettez-lui votre pays, montrez lui obéissance, afin qu'il ne vous fasse pas de mal. Si Dieu (qu'Il soit exalté, je Le loue) m'en donne l'occasion, je retrouverai mon pays <sup>99</sup>. »

Bien plus, à de nombreuses reprises des indigènes de tous rangs ont été les alliés et les collaborateurs des Barberousse et de leurs compagnons. Cela crée, aux yeux de Ḥayrū-d-dîn, des obligations, qu'il expose « en pleurant » à ses camarades turcs qui voudraient punir les traîtres (*hâ'in*) qui se sont soulevés à Alger : « La plupart des hommes qui sont tenus prisonniers ont participé à nos guerres et se sont montrés à maintes reprises de bons camarades de combat. Allons-nous à présent, pour une seule faute qu'ils ont commise, oublier cette camaraderie et les supprimer et détruire <sup>100</sup> ? »

98 *Biz sizlere ne eyledük ve ne yaramaz kâr étüdük ve ne kemlik eyledük kim sizler bu aşıl bed-kârlık edersiz kim biz sizlere bu kadar yoldaşlıklar édüb sizi heb bir nice a'dâdan kurıyub ve kurtarduk ve bir niçeñüze daħi envâ' üzre nice nice eyülükler daħi eyledük anlarıñ 'ıvazı bu mı-dur kim sizler bu aşıl nâ-ma'kûl vaz' edersiz* (II5 v°-II6 r°).

99 *Tilmsân begi ne kadar ise müslümân-dur sizler aña tâbi' olucağ ol daħi sizleri incitdürmez imdi ol geldügi bigi karşı varuñ ve istikbâl édün ve pişkeş vérüb eyelü gözi vérüb ta'biyyet gösterün kim sizleri incitmesün ve eger Hağğ subhânehu ve te'âlâ yine baña fırsat vérürse ben memleketüm bulurum* (68 v°).

100 *Bu tutılan kimesnelerün ekseri bizüm-le nice cenklerde bile vâkı' olub ve envâ' yoldaşlıklar etmişler-dür şimdiki hâlde biz anlarıñ mücerred bir günâhlarından ötüri heb étüdükleri yoldaşlıkları ferâmûş édelim de anları zâyi' ve telef eyleyelüm mi* (II8 r°).

Certes, les princes locaux sont dans l'ensemble indignes et pollués par leurs contacts avec les mécréants. C'est là une tache indélébile comme le rappelle Ğayrû-d-dîn à propos d'Abdallah de Tlemcen (qu'il finira néanmoins par pardonner et soutenir) : « l'union et la promiscuité avec les mécréants se sont insinuées dans sa tête et il s'est fort mêlé à eux. Sache que la peste de ce mal ne peut sortir de sa tête <sup>101</sup>. » Mais pour sa part la population, au sens large, a bien conscience de son intérêt supérieur. C'est avec joie et bonheur (*şâd ü Ğurrem*) que les notables d'Alger reçoivent le courrier par lequel Soliman le Magnifique accepte leur obédience. « Quant à la population du pays, elle était extrêmement contente et mieux soumise encore qu'auparavant et elle fit prononcer le prône au nom immaculé du fortuné padichah et battre monnaie au nom sacré de Son Excellence le souverain. » De même, on a vu plus haut les Algérois tenter de retenir Ğayrû-d-dîn et les gens du pays font clairement connaître leur point de vue à İbn el-Ğâzî : « Nous avons de bons rapports avec eux [les Turcs]. Nous menions une bonne vie. Et puis tu es venu, tu as créé la sédition entre nous par tes mensonges <sup>102</sup>. »

De ces bonnes dispositions, Ğayrû-d-dîn tient compte quand, lors du siège de Ténès (où se trouve une garnison espagnole), il accepte de donner l'*amân* à la population et de recevoir les notables, « parce que c'étaient des musulmans <sup>103</sup> ». En fait, la bienveillance du héros à l'égard de ces musulmans indigènes, qui s'étaient malgré tout rendus coupables de collaboration avec les mécréants, est aussi une marque de mépris. Sans le leur faire dire à eux-mêmes, Seyyid Murâd se fait l'écho de ce sentiment des frères Barberousse à l'occasion de la conquête de Djidjelli : « Il se trouvait à l'intérieur cent mécréants : ils ne capturèrent qu'eux ; les autres étaient des musulmans à qui ils ne dirent rien : c'est que les mécréants s'étaient emparés de Bougie, dont cet endroit était une annexe et dépendance. Les Arabes n'étaient pas gens aptes au combat <sup>104</sup>. »

Cette médiocrité militaire, donc morale, des « Arabes » apparaît à plus d'une reprise. C'est elle qui avait contraint les Algérois à accepter les conditions imposées par les Espagnols installés sur le Peñon. C'est elle aussi qui dicta l'attitude

101 *Anlaruñ dimâğlarına ehl-i küfr ile ittihâd ve ihtilâf sînüb muĞkem birikmiş-dür ma'lûmuñ olsun kim her ne ol fesâduñ râ'ibe-i Ğabişesi anlaruñ dimâğlarından çıĞmak yok-dur* (94 v°).

102 *Biz anlar ile Ğüsn-i mu'amele édüb bir güzel zindânumuz var idi geçünür idük şimdi sen geldün kızb ile bizüm ortamuza bir fitne bıraĞduñ* (104 v°).

103 *Ehl-i islâm olmağın* (58 v°).

104 *İçinde yüz kâfiri var idi ancak kâfirlerin aldılar bâĞisi ehl-i islâm idi anlara nesne demediler zîrâ kâfirler Bicâyâ'i almışlar idi ol yerler anuñ tevâbi'inden ve levâĞıkından idi Arab tâ'ifesi cenge kâdir kimesne degüller idi* (44 r°-v°).

des habitants de Ténès, puisque ce n'est que quand ils virent la garnison espagnole épuisée et qu'ils cessèrent de la craindre qu'ils prirent le parti de Ḥayrū-d-dîn <sup>105</sup>. Quant aux habitants de Tlemcen, qui avaient pourtant accueilli Oruç en libérateur, ils ne tardèrent pas à tourner casaque quand les Espagnols mirent le siège devant la place : « Tlemcen était une ville considérable. Dès que les mécréants arrivèrent, ses citadins se soumirent à eux <sup>106</sup>. » Du reste les Arabes eux-mêmes ont conscience de leur infériorité, comme en atteste cette demande d'Abdü-llâh, installé sur le trône de Tlemcen grâce à l'appui des forces turques de Ḥayrū-d-dîn : « Je ne peux pas rester ici sans compagnons [autrement dit, des Turcs]. Je ne saurais m'y maintenir. Vous connaissez les Arabes et savez quelle est leur bravoure : comment pourrais-je leur confier ma tête ? Donc, de grâce, confiez-nous un effectif de compagnons <sup>107</sup>. »

Malheureusement, la faiblesse et la lâcheté des Arabes ont des conséquences sur leur comportement. Il peut être simplement ambigu, comme celui des gens de Ténès, qui semblent au fond s'accommoder assez bien d'avoir un prince inféodé aux Espagnols, puisqu'après la fuite de celui-ci ils tentent de l'excuser auprès de Ḥayrū-d-dîn et obtiennent par leurs prières que le vainqueur n'emène pas avec lui les partisans du roitelet déchu <sup>108</sup>. Dans Tlemcen tenue par Mas'ūd et attaquée par Ḥayrū-d-dîn, les *şehirlü*, « par peur des *kul* [de Mas'ūd] et pour se protéger, ne bougeaient pas. Certes, au fond de leur cœur ils souhaitaient [le succès des hommes de Ḥayrū-d-dîn], mais ils ne pouvaient pas le montrer <sup>109</sup>. » Mas'ūd ayant été vaincu en rase campagne, ils pensent néanmoins possible de livrer la place dans la nuit et vont jusqu'à indiquer aux hommes de Ḥayrū-d-dîn une fissure des murailles. Mais quand l'action a lieu, c'est leur couardise qui éclate, à la limite de la trahison : « Or tous les citadins étaient au courant de cette affaire. Ils étaient avertis et informés, mais ils n'avaient pas montré de diligence :

105 *Ehl-i kal'e daḥi gördiler kim küffâr gâyet-ile zebûn oldu eger kal'e anlara [aux Turcs] vürülse daḥi hiç bir vech-ile kendülere zarar étmege kâdir olmazlar [les Espagnols] ve kal'e içinde daḥi hayli mü'minler var idi küffârdan ihtirâzları gitmiş idi* (58 r°-v°).

106 *Tilmsân daḥi mu'azzam şehir idi heb şehirlüsü kâfirler varduğu bigi ehl-i küfre itâ'at eylediler* (67 v°).

107 *Ben bunda yoldaşsuz tırımazam ve tırmağa daḥi ikdâm edemezem sizler hûd Arabuñ ahvâlin bilürsüz kim bunlardan ne kadar erlik var kim ben kendü başum anlara inanam imdi lütf édüb baña bir miqdâr yoldaş koñ* (102 r°).

108 59 r°-60 r°.

109 *Anuñ kullarından hafv ve ihtirâz édüb tınmazlar idi fâ-ammâ kim yine gönüllerinde isterler idi ammâ izhâr étmege kâdirler degüller idi* (97 v°).

chacun était rentré chez soi, avait barricadé sa porte et avait cherché la tranquillité et prétendu ne rien entendre <sup>110</sup>. »

Comment faire confiance à pareilles gens ? Leur médiocrité les pousse à l'inconstance. Seyyid Murâd voit dans celle-ci la principale raison de la rébellion d'Alger : il n'y avait au fond que deux cents meneurs <sup>111</sup> ; pour les autres, « sans avoir manqué à la trahison, c'est pervertis par les discours, les sollicitations et les insistances des autres qu'ils s'étaient soulevés, pour en être et par solidarité <sup>112</sup> ». Il est donc aisé de détourner les indigènes de leurs alliances et de leurs obligations de fidélité. À peine remis sur le trône avec l'aide des Turcs, leurs princes se retournent aussitôt contre leurs protecteurs de la veille. İbn el-Ğâzî lui-même, après avoir repoussé les avances des souverains de Tunis et Tlemcen, finit par céder ; le voilà à son tour qui pousse les gens du pays à un sanglant et indigne soulèvement : « Désormais, tout le pays est à nous. Maintenant, donc, à chaque fois que vous rencontrerez un Turc, saisissez-vous de lui et tuez-le. Tous ses biens iront à celui qui l'aura pris et tué. Ou si vous ne le tuez pas, prenez ses biens pour vous et envoyez-le nous enchaîné. » Et la population — qui doit tant pourtant à Ĥayrûd-dîn et qui, on l'a vu, reprochera par la suite à İbn el-Ğâzî de l'avoir poussée dans cette malheureuse voie — de le suivre aussitôt : « Quand ces nouvelles arrivèrent aux forts alentours, on les crut vraies et les Arabes se soulevèrent de tous côtés. Ils massacrèrent tous les Turcs qu'ils rencontrèrent et firent main basse sur leurs biens. Ceux qu'ils ne tuèrent pas, ils les emprisonnèrent et les envoyèrent à İbn el-Ğâzî <sup>113</sup>. » Ainsi, l'inconstance mène à la trahison et la trahison à la trahison : İbn el-Ğâzî, qui au cours d'une bataille a donné un coup de poignard dans le dos des Turcs qui le croyaient leur allié, pousse les Algériens à agir pareillement. Les Arabes eux-mêmes, du reste, se trahissent mutuellement. On a vu que Mas'ûd de Tlemcen le disait sans ambage et la suite des événements allait le confirmer : ayant dû fuir à son tour, il chercha refuge auprès d'une tribu, dont les membres « allèrent au devant de lui et lui montrèrent des marques d'honneur et de respect,

110 *Ammâ bu işden kamu şehirlü tâ'ifesi bilürlerdi ve iğlâ'ları var idi ve haberdârlar idiler ammâ mukayyed olmayub her biri evlû evlerine girüb kapuların berkédüb ĥužûra vardılar tıymazlığa urdılar* (100 r°).

111 On n'en arrêtera même que cent soixante, pour finir par n'en condamner que vingt.

112 *Ĥiyânet eksükleri olmayub ancağ anlaruñ sözlari ve iğvâları ile ve ikdâmları ile bile bulunmak için ve bir biriniñ ĥâtırın gözetmek ile kalkmışlar idiler* (114 v°).

113 *Şimden gerü memleket heb bizüm imdi her kanda kim bir Tü[r]k bulına dutub öldüresiz kamu esbâb tütanuñ ve öldüreniñ ola eger öldürmezseñüz esbâbın siz alub kendü'i bend ü bağ ile bu cânibe göndüresiz déyü çün kim bu haberler etrâfda olan kal'elere degdi gerçek şanub Arab tâ'ifesi her yerde baş kaldırdı buldukları Türk heb kırdurdılar ve esbâbların aldılar kırmadukların ĥabs édüb ibn el-Ğâzîya gönderdiler* (104 r°).

mais après l'avoir installé en quelque lieu, ils envoyèrent secrètement à Ḥayrū-d-dīn Bey l'information que Mas'ūd se trouvait pour l'heure dans leur tribu <sup>114</sup> ».

Cette bassesse est, qui pis est, contagieuse. Ainsi Kara Ḥasan, lieutenant de Ḥayrū-d-dīn envoyé s'emparer de plusieurs places fortes, subit les insistantes pressions d'İbn el-Kâzî qui lui propose de rester seul maître de ses conquêtes et de s'allier avec lui contre Ḥayrū-d-dīn. Le noble *yoldaş* refuse, bien entendu, puis finit par céder <sup>115</sup> : « pour finir, İbn el-Kâzî ne le laissa pas tranquille tant qu'il ne l'eût pas perverti. Ce qu'on appelle "sultanat" est chose trop plaisante. En quelques jours il y prit goût, céda et s'entendit avec lui <sup>116</sup>. » Sans aller jusque là, certains *yoldaş*, en se mariant à Alger, devenaient à leur tour des *şehirlü* prêts à se soumettre au premier venu : « Devenus pères de famille, ils s'étaient mêlés à la population du pays et ne pouvaient pas quitter les leurs : par nécessité, ils n'avaient d'autre choix que de rester et de faire allégeance à quiconque viendrait s'imposer comme souverain de l'endroit ; ils n'avaient pas d'échappatoire <sup>117</sup>. »

Dans cette atmosphère délétère, est-il possible d'agir ? Ḥayrū-d-dīn s'y essaie. Il s'efforce de s'attacher les populations comme un recours contre les dangers qu'elles courent — c'est un point qui a déjà été développé —, mais aussi par sa générosité. On l'a vu à plus d'une reprise, dans les pages qui précèdent, se montrer compréhensif à l'égard des musulmans égarés, pratiquer le pardon des offenses, dispenser de sages conseils de bonne conduite. C'est une politique consciente et calculée, qu'il expose à ses compagnons qui, avertis de la révolte en préparation, voudraient l'étouffer dans l'œuf par une répression préventive :

« Quant à moi, je ne suis pas d'accord pour cette action [que vous proposez], car ce serait de la trahison et de la perfidie. Pareilles actions sont le fait de traîtres et de chattemites, et nous ne sommes pas venus en ce monde avec une nature de traître, de perfide et de chattemite. C'est avec notre épée que nous sommes venus ici. Eh bien il ne serait pas convenable que nous agissions [comme vous le suggérez]. Quand ils agiront, eux, nous leur ferons grâce : voilà ce qu'est la générosité ; c'est

114 *Ol kabîle halkı daḥi aña karşı varub 'izzet ve ikrâm edüb alub bir yere konurduḡda[n] soñra yine mahfice Ḥayrū-d-dīn Beg âdemlerine haber gönderdiler kim uşda Mes'ūd bi-züm kabilemüzde-dür el-ân* (106 v°-107 r°).

115 108 r°-109 r°.

116 *Âkıbete-l-emri azıtmayınca komadı saltanat dedükleri ziyâde lezîz nesne-dür ol bir kaç günlük lezzetine aldanub mâ'il olub anuñ-la şulḡ edüb* (108 v°-109 r°).

117 *Ehl-i 'ayâl olub ve ol vilâyet halkı ile muḥteliş olub anları koyub gitmege kâdir olmayub bi-z-zarûri oturub her kim gelüb ol yerde hâkim olurlarsa anlara mütâba'at etmekden ġayri çâreleri kalmayub mecâlleri yok idi* (120 r°).

là ce qui correspond à nos manières de faire ; pareille miséricorde est bien notre fait. D'où vient que nous devrions nous lancer sur des suppositions, et nous battre avec des musulmans ou les massacrer après les avoir fait venir sans inquiétude ? Assurément nous devons nous borner à des actions telles que nous agissions toujours avec loyauté et les actes de loyauté doivent procéder de nous brillants comme le jour <sup>118</sup>. »

Au delà de cette hauteur morale, d'ailleurs mal comprise de ses compagnons dont la rude honnêteté est choquée par ce qu'ils considèrent comme une indulgence mal placée, Ĥayrü-d-dîn est porteur d'une mission civilisatrice. Cela commence, quand il reçoit de son frère Oruç une portion du royaume conquis, avec Dellys pour capitale, par l'installation d'une véritable administration, à l'ottomane, propre à créer un État digne de ce nom, fondé sur l'ordre et la prospérité :

« Il fit le registre des foyers de ce pays, avec son produit et son revenu, afin de le dépenser — à hauteur de ce qu'il rapportait — en soldats. Il désigna endroit par endroit et dépêcha des secrétaires et des *emîn*. Il implanta et envoya des caïds pays par pays : c'est à dire qu'il envoya un beg dans chaque lieu pour assurer le contrôle, la garde et la protection de ce pays. Ceux-ci partirent et assurant chacun la gestion des lieux qui leur étaient affectés, y assurèrent la paix et la tranquillité <sup>119</sup>. »

De même Oruç à Tlemcen « désigna des gouverneurs pour chaque endroit du pays et royaume et en prit l'entier contrôle. Dans cette position il lui apportait paix et sûreté sous sa justice et y faisait régner l'ordre <sup>120</sup>. » Après la mort de son

118 *Ben bu işe râzî degülem kim bu iş ihânet-dür ve ĥiyânet-dür ve bu aşıl işler heb ĥâ'inler işi-dür ve muĥanneşler işi-dür imdi biz bu cihâna ihânet ve ĥiyânet ile ve muĥanneşlik ile gelmedük el-ĥamdü li-llâh kim bu meydâna biz kılıcumuz ile geldük şimdi münâsib degül-dür kim biz eyle édevüz ve anlar eyledügi vaktin yine âmân vérevüz müriüvvet bu-dur ve bizüm tarîķümüze daĥi bu şıĥar ve bize bu aşl-i raĥmetler yaraşur ve bu ĥanda ĥaldı kim zânn-ile varavuz müslimânlar-la muķâtele édevüz veyâ ĥaflet-le getürdüb ĥıravuz ve hem daĥi bize lâ-budd olan kâr ol-dur kim cemî' zamânda biz şadâķat üz-erine olavuz ve bizden şadâķatlar zâĥır ola gün bigi (IIO v°-III r°).*

119 *Ol vilâyetüñ ĥânesi yazub ĥâşıl ve maĥşûlin bile tâ kim ĥâşılı ne-dür aña göre 'asker kullanub ĥarc éde ve câ-be-câ kâtibler ve emînler ta'yîn eyleyüb gönderdi ve ĥâ'idler daĥi diküb vaĥan be-vaĥan irsâl eyledi ya'nî bir bir begler daĥi gönderdi ol vilâyetüñ zaĥtı ve ĥıfz ü ĥırâseti için ve anlar daĥi varub her birisi ta'yîn olınan yerlerine ĥükem ve ĥükümet édüb tamâm emn ü âmân üzre eylediler (6I r°).*

120 *Oruç Beg merĥûm daĥi ol éle ve ol memlekete yer yer zâbîĥlar ta'yîn eyledi tamâm zaĥt étürdüri uşta memlekete zaĥt eyleyüb 'adl-ile emn ü âmân ile ĥılub nizâm intizâm vérmekde (63 v°).*

frère, Ḥayrū-d-dîn désormais seul maître d'Alger envisagea de laisser le royaume à Ibn el-Ḳâzî et Muḥammad ibn 'Alî, ses lieutenant indigènes : « À présent le pays a trouvé la paix et la sécurité. Maintenant que je m'en vais, vous pouvez le tenir, car toute la population du royaume s'est soumise à un seul lieu. Que ce soit les imams, les ḥaṭîb, les marabouts ou les autres notables, ils se sont tous mis d'accord <sup>121</sup>. »

Puisque la faiblesse semble, au moins pour une part, être à l'origine des insuffisances morales des Arabes, on leur enseigne à se renforcer. C'est ainsi que Mas'ūd, à Tlemcen, sur les avis de Ḥayrū-d-dîn, se constitue une *ḳapı* d'esclaves (*memlûk*) et de serviteurs (*nöker*) sur lesquels il puisse absolument compter <sup>122</sup>. À Alger même, Ḥayrū-d-dîn a fait le nécessaire pour que les Algérois aient la puissance militaire pour se défendre et imposer leur liberté de musulmans :

« Par la grâce de Dieu, votre fort a maintenant été bien équipé en canons, arquebuses et autres matériels de guerre. [Sa garnison] est parfaitement entraînée à la guerre et au combat et a appris les moyens de se battre. En particulier ces musulmans ramenés d'Andalousie sont tous habiles à l'arquebuse ou à l'arbalète. Outre ceux-ci, les enfants et parentèles de chacun d'entre vous ont été équipés d'armes et d'arquebuses. Quant au fort, qui n'avait pas un seul canon, on y a installé à présent plus de quatre cents bouches à feu. Désormais, avec votre permission, je m'en vais <sup>123</sup>. »

On se souvient qu'Ibn el-Ḳâzî et Muḥammad ibn 'Alî le convainquirent de renoncer à ce départ. Pourtant, quelques mois plus tard, le premier changeait de camp et Ḥayrū-d-dîn et ses compagnons se retrouvaient isolés à Alger, dont la

121 *Şimdiki hâlde memleketünüz daḥi emn ü âmân üzre olmuş-dur çün kim ben giderem yine siz memleketü[n]üzi zaḅt' edebilürsüz zîrâ kim şimdiki hâlde cümle memleketünüz halkı daḥi heb bir yere tâbi' olmuşlar-dur eger imâmları ve eger ḥatîbleri ve eger murâbıtları ve sâ'ir a'yânı heb ittifâk üzre-dür* (83 v°-84 r°).

122 *Tilsân begi daḥi Ḥayrū-d-dîn Beg Ḥazretlerinin naşîḥatı [ile] ḥayli memlûk edinüb ve yarar nökerler daḥi edinüb anları ḳullanur idi ve anlara ḥayli mâl daḥi tevzî' étmiş idi* (97 r°-v°).

123 *El-ḥamdü li-llâh hele şimdiki hâlde ḥişâruñuz topdan ve tüfenkden ve sâ'ir âlet-i harbdan ma'mûr olmuşdur ve bi-l-cümle ḥarba ve zarba alışmış-dur ve heb cenk kolayın daḥi öğrenmişler ḥuşuşen kim bu deñlü müslimânlar kim Ündülüs vilâyetinden getirilmiş her biri tüfenkçi ve zenberekci kimesneler-dür ve anlardan ḡayrî her birinüzün daḥi evlâdı ve ensâbı heb yaraḳlandılar ve tüfenklendiler ve ḳal'enün daḥi şimdîye dek bir topı yok idi şimdiki hâlde dört yüzden ziyâde toplar daḥi ḳondı imden gerü destûrîñuz ile ben giderem* (83 r°-v°).

population se révoltait. Certes, il avait su habilement rétablir l'ordre et les rebelles pardonnés avaient été éblouis de sa générosité <sup>124</sup>. Mais, au fond, rien n'était réglé : « deux ans passèrent ainsi, tantôt dans l'amitié, tantôt dans l'hostilité, chacun se comportant vis-à-vis de l'autre avec familiarité et gaîté. Mais enfin, comme ils ne pouvaient pas faire confiance aux citadins ni se fier à eux, ils ne pouvaient aller nulle part et étaient comme prisonniers dans le fort <sup>125</sup>. » Moins patients que lui, certains de ses compagnons « au vu des mauvais traitements et des difficultés qu'ils rencontraient [à Alger] et des séditions et désordres qui s'y produisaient tous les jours, avaient pris le pays en dégoût et en horreur et s'en étaient totalement détachés : s'il avait été en leur pouvoir d'en partir, ils l'auraient quitté sur l'heure et s'en seraient allés, mais ils y demeuraient par force <sup>126</sup>. »

Ĥayrü-d-dîn finit donc par se décider à remettre les clefs de la place à İbn el-Ķâzî et à partir avec les siens et sa garde rapprochée de compagnons turcs. Peut-être était-il convaincu, désormais, de n'être pas assez fort pour lutter contre la nature profonde des Arabes, telle qu'il l'avait naguère décrite à ses compagnons pour l'opposer à ce que devait être leur propre noblesse et générosité :

« Quant à eux, ce sont des Arabes : les procédés et actes qu'on qualifie de trahison, si pour tout autre peuple ce sont des effets de l'art, chez eux ils sont héréditaires ; si pour quiconque et pour chaque personne ce sont choses inconvenantes, pour eux il s'agit d'un talent méritoire. Dieu est le plus savant. Leur vicieuse nature est fondée sur la trahison. Nous ne cessons de connaître et savoir ce qu'il en est d'eux, mais feignons encore de l'ignorer. Confions [l'affaire] à Dieu, puisqu'il n'est pas convenable pour nous de nous mettre à leur niveau <sup>127</sup>. »



124 II9 r°.

125 *İki yıl bu uslûb üzere gâh döst ve gâh düşmân şüretinde bir biri-ile müte'ellifâne zindegâne eylediler âhır şehirlü tâ'îfesine i'tikâd ve i'timâd olunmamağın bir yere varmağa da mecâl-leri olmayub ancak habs bigi kal'ede kalıcağ* (II9 r°).

126 *Anda olan hağâreti ve muşîbeti görüb ve her gün olan fitne'i ve âşûbı görüb ol memleket-den yigrenüb ve uşanub ve bi-l-cümle el çekmişler idiler ve eger kim ellerinden gele-idi ol sâ'at birağub giderler idiler ammâ zarûretden tururlar idi* (II9 v°).

127 *Anlar hód 'Arab tâ'îfesi-dür hiyânet dedükleri 'amel ve fi'l her tâ'îfeye kim şan'at olmış ola anlara mîrâs-dur ve her kime ve kağı 'ağsa kim 'ayb ise anlara hüner-dür ve Allâh a'lam anlaruñ hulfeti ve cibilleti hiyânet üzre olmağ var-dur ve biz anlaruñ bu ağvâllerin her dâ'im anlaruz ve bilürüz ve yine bilmeze ururuz Allâha şalavuz anlara uymağ bize münâsib olmamağ-ile* (III r°).

Dans cette toute première étape de la conquête ottomane du Maghreb, on voit donc bien s'opposer, malgré le sentiment réel d'une unité religieuse, deux cultures : d'un côté la cohorte réduite mais puissante et solidaire d'aventuriers réunis autour de leurs chefs, dont les références implicites sont ottomanes mais qui, indépendants d'ailleurs du sultan d'Istanbul, se définissent comme turcs ; de l'autre une population définie par nos Turcs comme « arabe », diverse, écartelée par un grand éclatement politique qui favorise les brusques retournements d'alliance et les changements d'obédience, soumise à la menace espagnole.

Les frères Barberousse se sont lancés, pour une part à l'initiative d'une partie de la population indigène, dans une conquête coloniale, non sans mal du reste. Ils la mènent à bien, autant et plus que par l'appel à l'union des musulmans contre les mécréants, par la force et la violence. Leur bonne conscience, réelle ou feinte pour les besoins du récit hagiographique, s'accommode mal des difficultés rencontrées, de l'inconstance et de la faiblesse des souverains et des populations locales. D'où des propos assez souvent très méprisants. Dans la pratique, nos Turcs ont bien conscience de l'existence de milieux divers, dont les modes de vie, les intérêts, les pouvoirs sont très différents. Mais au total, ce qu'on retient est un discours sans grande complaisance sur « les Arabes » : ce sont des malheureux que le destin manifeste de Ḥayrū-d-dîn et de ses compagnons turcs est de protéger contre les mécréants espagnols, mais aussi contre leur propre faiblesse morale, sinon même contre leur immoralité. D'un point de vue littéraire et de propagande, les notations que j'ai relevées à travers le récit servent donc surtout à la gloire des vaillants *ğâzî* et d'abord de leur chef dont la générosité et la noblesse s'imposent à leur attitude honnête, mais brutale et bornée.

Bien entendu, c'est un point de vue très contestable, auquel Seyyid Murâd confronte rarement celui des Maghrébins. Le simple fait de parler de « Turcs » — or le mot, nous a-t-il semblé, ne pouvait venir que des « Arabes » — est pourtant déjà la marque d'un refus de gommer les différences sous l'égide de l'islam. On rappellera que l'argument principal développé par İbn el-Ḳâzî pour pousser les Algérois à la révolte était qu'il n'y avait pas de honte à massacrer les Turcs pour vivre avec sa propre race (*cins*).

Autrement dit, l'inconstance reprochée aux « Arabes » par les « Turcs » n'est à bien des égards que le reflet de leur propre échec à se faire accepter. On pourrait croire, à une lecture rapide, que les conquêtes des Barberousse avaient été marquées au sceau de la légitimité islamique, soit qu'ils eussent été appelés à l'aide par des musulmans asservis, soit qu'ils eussent pris spontanément

l'initiative, mais toujours en libérateurs<sup>128</sup>. Ce serait oublier que la population de Ténès — à s'en tenir au seul récit des *Ġazavât* — ne semble pas avoir détesté le souverain venu sur la flotte espagnole ; qu'Oruç fit assassiner Selîm et Toumî à Alger<sup>129</sup> ; qu'il ne tarda pas, à Tlemcen, à devenir très impopulaire<sup>130</sup>. Plus politique, Ĥayrû-d-dîn ne sut pourtant pas s'attirer l'entière fidélité des Algérois. Mais peut-être convient-il de se souvenir que si ces derniers avaient appelé Oruç, c'était pour être débarrassés des Espagnols du Peñon. Or Ĥayrû-d-dîn avait beau se flatter d'avoir renforcé la place — et il avait en effet repoussé l'ennemi —, au moment où il abandonnait Alger, ni lui ni son frère n'avaient délogé les Espagnols.

Le fait pouvait paraître surprenant et scandaleux aux auditeurs ottomans, mais à la lecture du premier tiers des *Ġazavât* de Ĥayrû-d-dîn Barberousse, on a le sentiment que sur la terre ferme maghrébine, les « Turcs », tout musulmans qu'ils fussent, n'étaient pas toujours mieux acceptés que les mécréants espagnols.

*Arabes et Turcs au Maghreb dans les années 1513-1520 d'après les Ġazavât-i Ĥayrû-d-dîn Paşa*

Abstract ■ This paper deals with the "Arabs" and the "Turks" as they appear in the *Ghazavât-ı Khayreddin Pasha*, or rather in its first part (ff. 1-123), which ends with Khayreddin leaving Algiers temporarily and going to Djidjelli. We are in the beginning of the Turkish establishment in the Maghrib, in the second decade of the sixteenth century. Written some twenty years afterwards, ordered by the Sultan and meant for a large Ottoman public, but at the same time based on the personal memories of Khayreddin and his comrades, the chronicle is a very interesting document

128 Telle est en somme la conclusion de Zakia Zahra et Naïma Bouhamchouche, « L'arrivée des Ottomans en Algérie », in *Studies on Ottoman Diplomatic History* V, Istanbul, Isis, 1990, pp. 17-25 : l'Algérie n'a pas été conquise par les Ottomans ; ils sont venus à l'appel des habitants des villes hostiles à leurs souverains alliés aux Espagnols (pp. 24-25).

129 Cf. Léon l'Africain, *op. cit.*, p. 349 ; Francisco Lopez de Gomara, *Crónica de los Barbarrojas*, in *Memorial Histórico Español* vol. VI, Madrid, Real Academia de la Historia, 1853, pp. 327-439 (p. 368) ; D. de Haedo, *op. cit.*, pp. 35-36. Sur cette affaire, les *Ġazavât* sont totalement silencieuses.

130 Cf. Chantal de La Véronne, *Oran et Tlemcen dans la première moitié du XVIe siècle*, Paris, Geuthner, 1983, p. 25 ; F. Hélie de La Primaudaie, « Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole en Afrique », in *Revue Africaine* XIX (1875), pp. 148-153. Dans un premier temps, Oruç semble en effet avoir été très bien reçu de la population : cf. Sanudo, *Diarii* XXV, Venise, 1889, col. 279.

for the light it sheds both on the locals and the conquerors: the “Arabs” and the “Turks” — for these are precisely the terms used by the text — constitute two clearly distinct groups, very conscious of their being distinct, with a very strong and consciously ethnicist mind. This is anyway the impression given by the *Ghazavât*. A particularly striking point is a kind of condescension (if not even contempt) of the “Turks” towards the “Arabs,” who are characterized by their moral weakness, if not by their immorality: an imperialist and colonial vision which at the same time echoes the Barbarossa brothers’ inability to be accepted in the Maghrib.

Key words: Arabs and Turks, Maghrib in the sixteenth century, Hayreddin Barbarossa, Oruç Reis, Ottoman chronicle, *Ghazavât-ı Khayreddin Pasha*.